

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection1722 : La surprise de l'amour](#)[CollectionFR. La surprise de l'amour : éditions et mises en scène françaises](#)[Item1723 : La surprise de l'amour \(editio princeps\)](#)

1723 : La surprise de l'amour (editio princeps)

Créateur(s) : [Marivaux, Pierre de \(1688-1763\)](#)

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

125 Fichier(s)

Les mots clés

[Editio princeps](#)

Comment citer cette page

[Marivaux, Pierre de \(1688-1763\)](#)1723 : *La surprise de l'amour*(*editio princeps*), 1723

Paola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle).

Consulté le 03/10/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/SEM/items/show/897>

Métadonnées Dublin Core

DescriptionMarivaux, *La surprise de l'amour*, A Paris, Chez la Veuve Guillaume, 1723.

Date1723

GenreThéâtre (Pièce)

Mots-clésEditio princeps

CouvertureParis

LangueFrançais

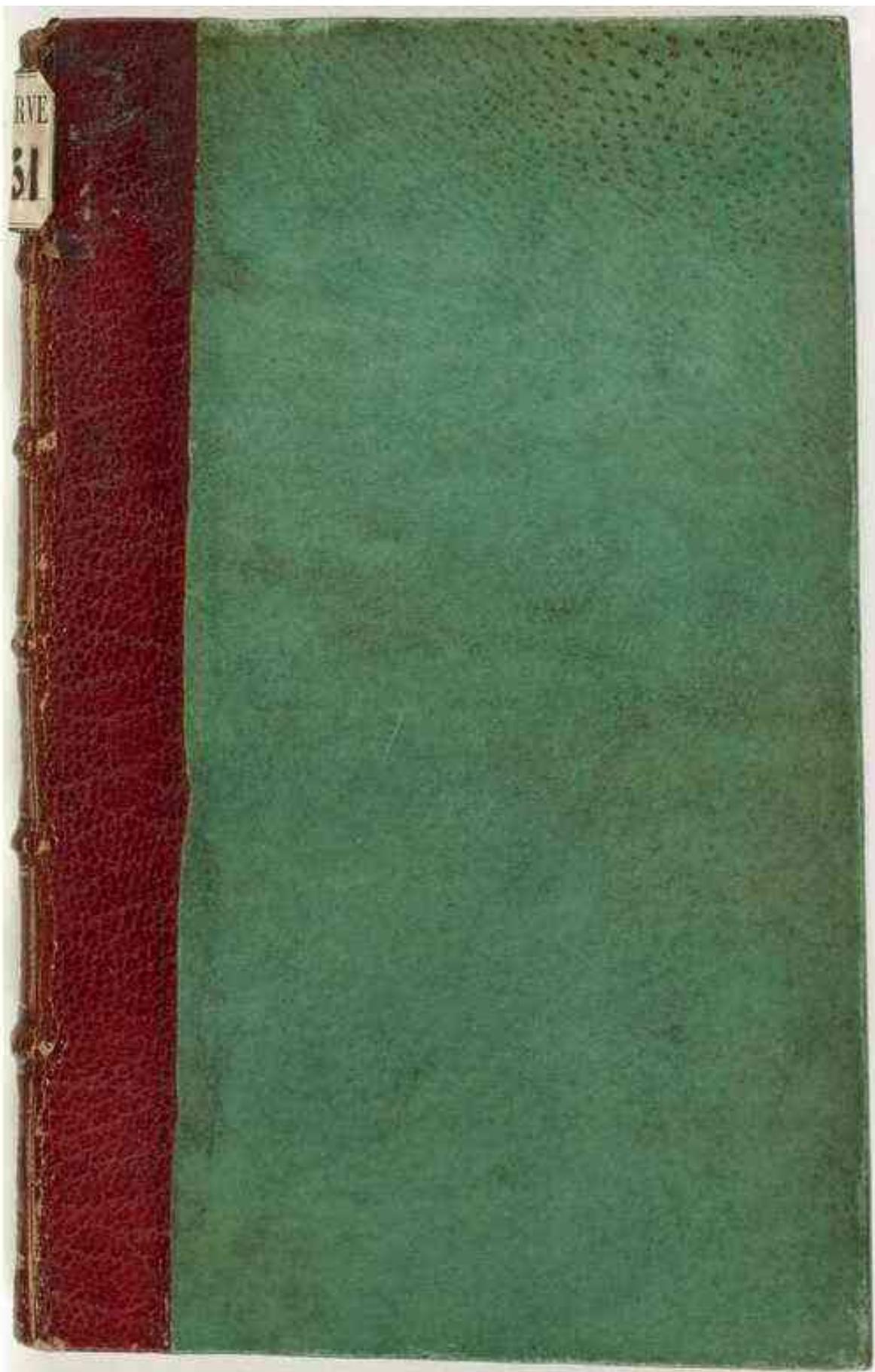
Métadonnées DC - édition numérique

Éditeur de la fichePaola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle)

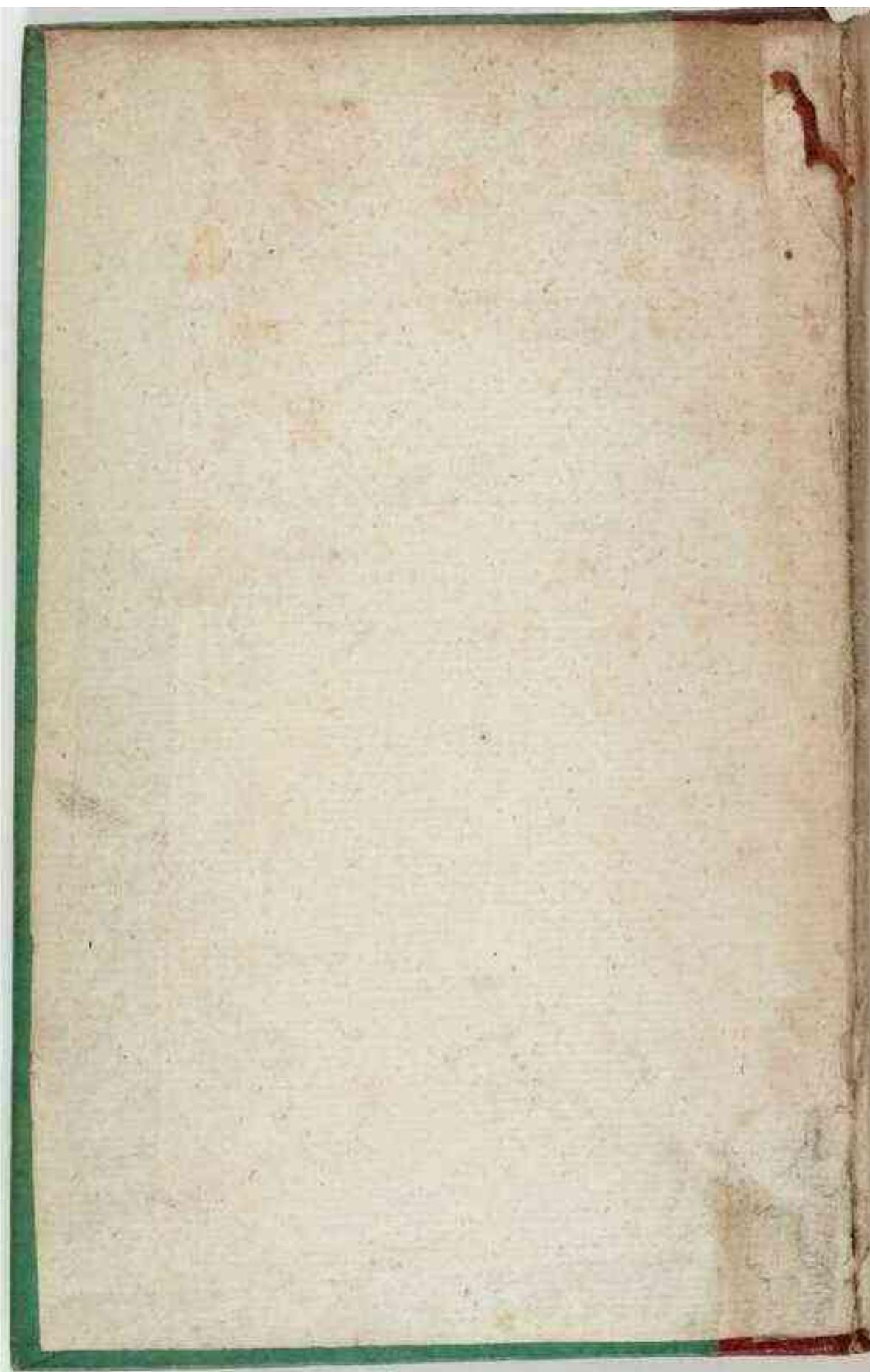
ContributeurRanzini, Paola (responsable du projet)

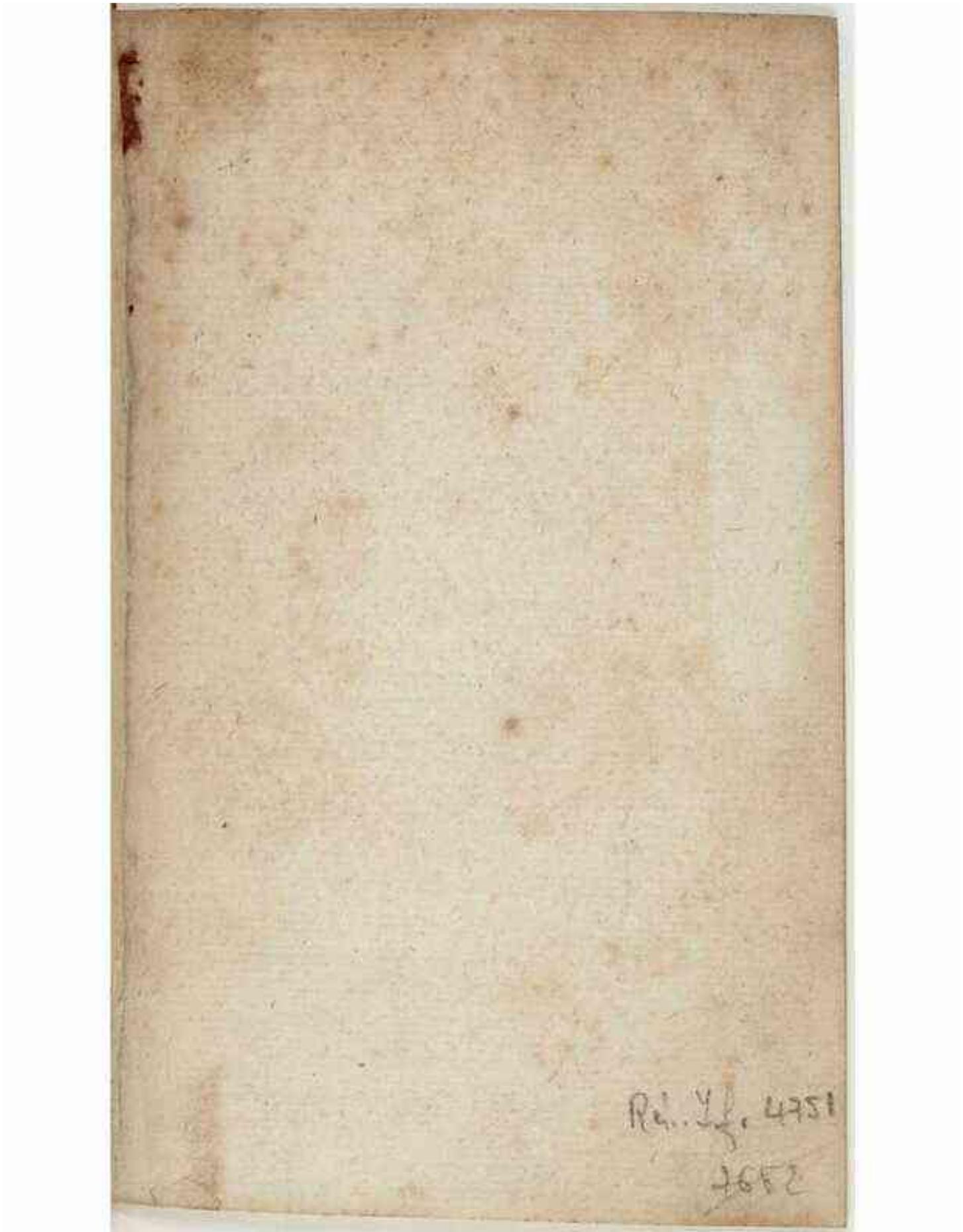
Mentions légalesFiche : Paola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim

(CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage
à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
Notice créée le 28/06/2019 Dernière modification le 10/08/2025

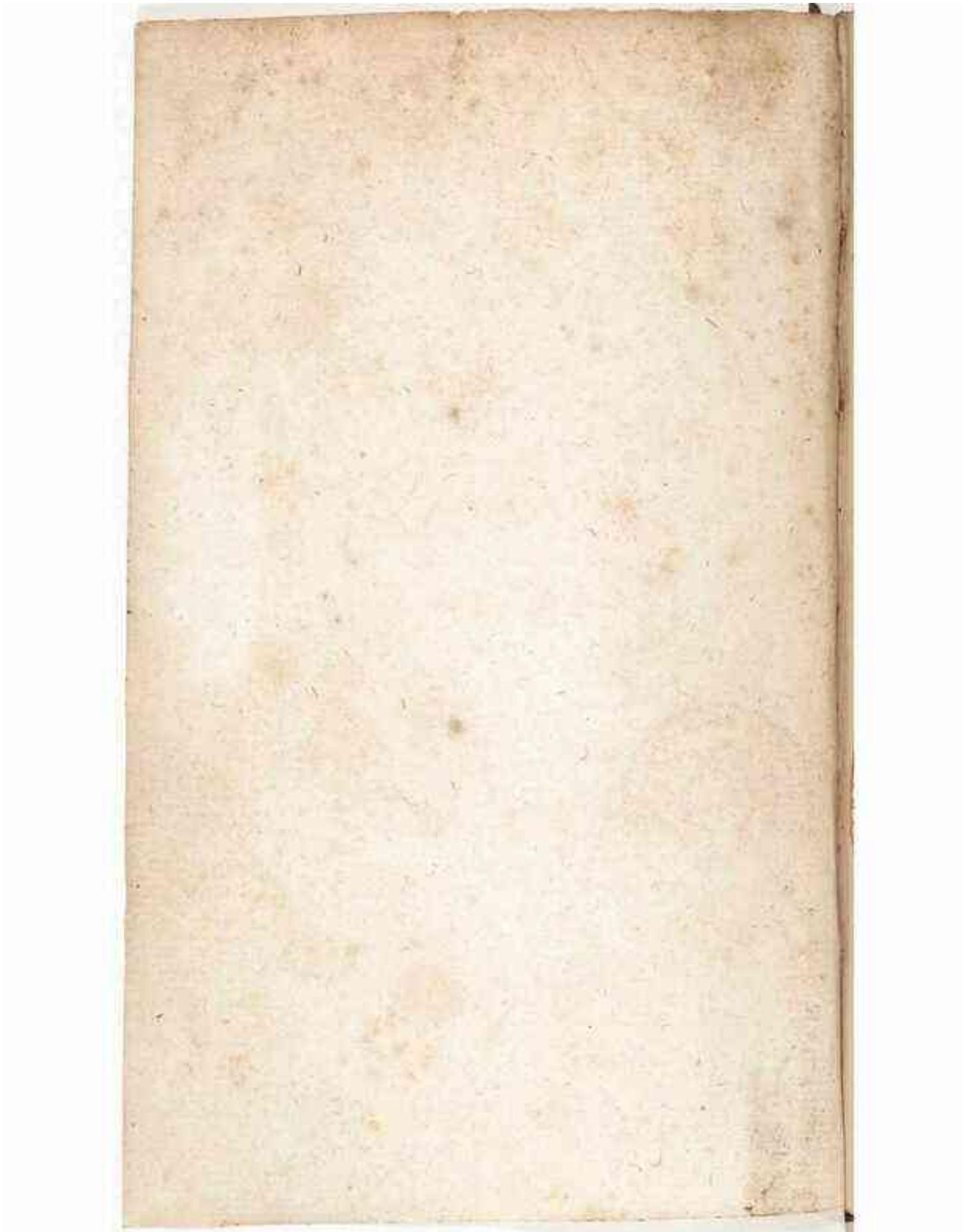


Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France





Re. Y. 4751
2652



LA SURPRISE

Y. 5845.) DE

L'AMOUR,

COMEDIE.

REPRESENTÉE PAR LES
Comédiens Italiens de Son Altesse Royale
Monseigneur LE DUC D'ORLEANS.

Le prix est de 25. sols.



A PARIS,

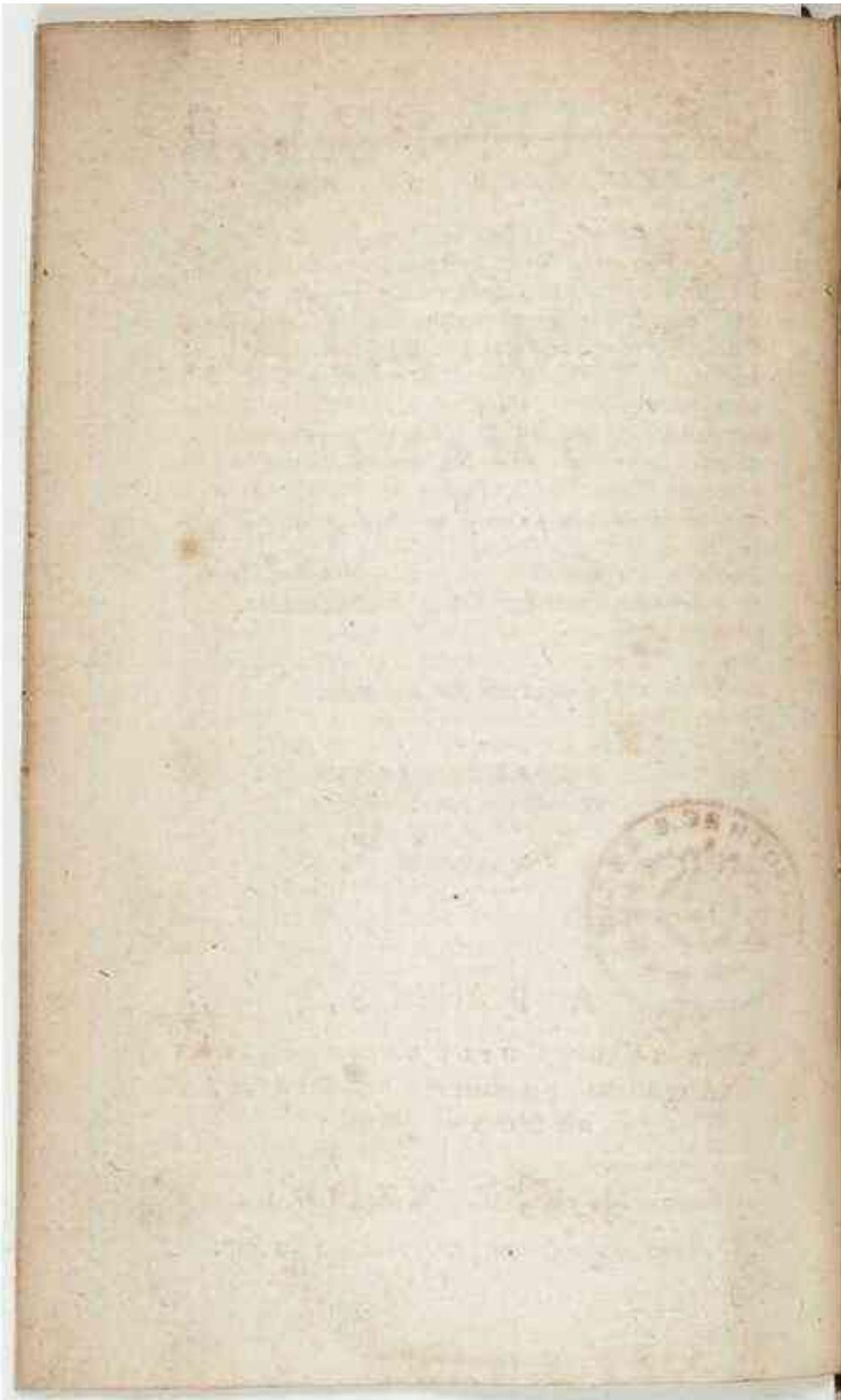
Chez la Veuve GUILLAUME, Quay des
Augustins, au coin de la rue Pavée,
au Nom de Jesus.

M. DCC. XXIII.

Avec Approbation, & Privilege du Roy.

Y. 3389.

~~Y. 3389.~~



PRIVILEGE DU ROY.

L OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos Amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres Nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut : Nôtre très-Cher & bien Amé le Sieur R I C O B O N I dit L E L I O, nous aiant fait exposer qu'il desireroit faire imprimer les sujets de plusieurs Comedies & Pieces de Théâtre qui ont été ou seront représentées sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, même lesdites Comedies ou Pieces de Théâtre en entier, si elles le peuvent être, en Italien & en François, & en Italien seul, sous le titre de *Nouveau Théâtre Italien*, & les donner au public, s'il nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de privilege sur ce nécessaires : A C E S C A U S E S Nous, désirant favorablement traiter ledit Sieur Exposant, & aiant aucunement égard à l'avantage que le public retirera de l'impression dudit Théâtre : Avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Presentes audit Sieur Exposant de faire imprimer & graver conjointement ou séparément, en un, ou plusieurs volumes, en telles formes, marge & caractère que bon lui semblera, avec figures ou sans figures, en Italien & en François, & en Italien seul, lesdits sujets des Pieces qui ont été ou seront représentées sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, même lesdites pieces en entier, s'il le juge à propos, & de faire graver la musique des airs & divertissemens dont lesdites pieces ont été ou seront ornées à l'avenir, & cela autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre & débiter par tout nôtre Roïaume, pendant le tems & espace de dix années consécutives, à compter du jour & date des Pré-

lentes ; A condition toutes fois que chaque piece ,
ou volume qui paroîtront séparément , auront leur
approbation particuliere du Censeur commis pour
ce sujet : Faisons deffenses à toutes sortes de per-
sonnes de quelque qual té & condition qu'elles soient
d'en introduire d'impression étrangere dans aucun
lieu de nôtre obéissance , & à tous Graveurs, Impri-
meurs , Libraires & autres, d'imprimer & graver,
ou faire imprimer & graver , vendre , faire vendre ,
débiter ni contrefaire ledit nouveau Théâtre italien,
en tout ni en partie , ni d'en faire aucuns extraits,
sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation,
correction, changement de titre ou autrement, sans
le consentement par écrit dudit Sieur Exposant , ou
de ceux qui auront droit de lui , à peine de confis-
cation des exemplaires contrefaits, de trois mil livres
d'amende contre chacun des contrevenans ; dont un
tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris ,
l'autre tiers audit Sieur Exposant , & de tous dé-
pens , dommages & interêts : A la charge que ces
présentes seront enregistrées tout au long sur le
Registre de la Communauté des Imprimeurs & Li-
braires de Paris , & ce dans trois mois de la date
d'icelles ; Que la gravure & impression dudit nou-
veau Théâtre Italien sera faite dans nôtre Royaume,
& non ailleurs , en bon papier & en beaux caracteres
conformément aux Reglemens de la Librairie , &
qu'avant que de l'exposer en vente , il en sera mis
de chacun, deux exemplaires dans nôtre Bibliotheque
publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre,
& un dans celle de nôtre très-cher & féal Chevalier-
Chancelier de France, le Sieur Voisin , Comman-
deur de nos Ordres : Le tout à peine de nullité des
présentes , du contenu desquelles vous mandons &
enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposant ou ses
ayans cause , pleinement & paisiblement, cessant &
faisant cesser tous troubles & empêchemens con-
traires : Vouons que la copie desdites présentes,

qui sera imprimée au commencement ou à la fin
dudit nouveau Théâtre italien, soit tenue pour
dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées
par l'un de nos Amez & Feaux Conseillers & Se-
cretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original;
Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent
de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis
& nécessaires, sans demander autre permission, &
nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande,
& Lettres à ce contraire. CAR TEL EST NÔTRE
PLAISIR. Donné à Paris le vingt-quatrième jour
du mois de Novembre, l'An de grace mil sept cens
seize, & de nôtre Règne le deuxième.

Signé, Par le Roi, en son Conseil,

FOUQUET.

Il est ordonné par l'Edit du Roi, du mois d'Août
1686. & Arrêt de son Conseil, que les Livres
dont l'impression se permet par Privilege de Sa Ma-
jesté, ne pourront être vendus que par un Libraire
ou Imprimeur.

*Registré sur le Registre IV. de la Communauté
des Imprimeurs & Libraires de Paris, page 80.
No. 97. conformément aux Reglemens, & notam-
ment à l'Arrêt du Conseil du 13. Août 1703. A Paris
le 24. Novembre 1716.*

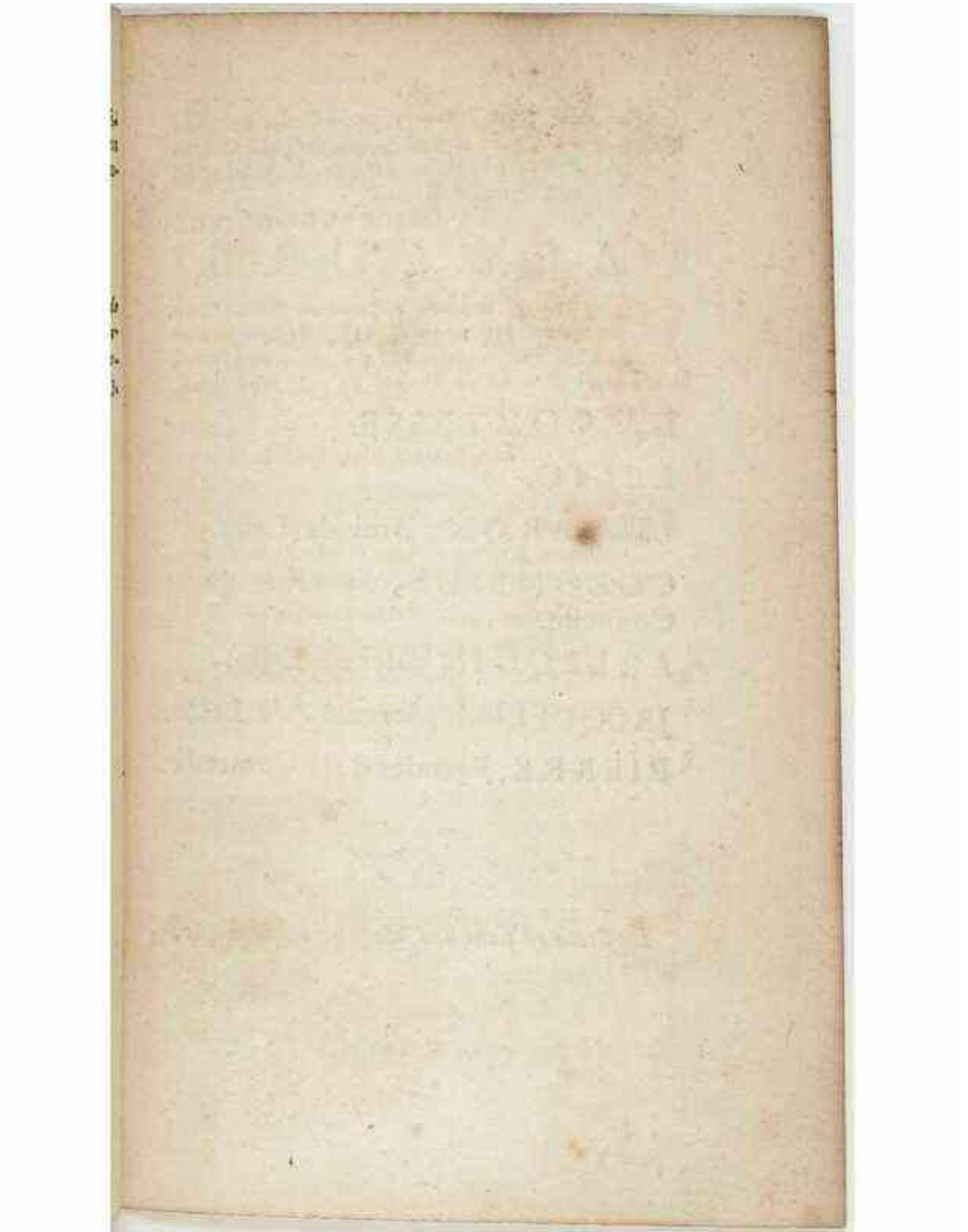
DE LAULNE, Syndic.

J'ai cédé le present privilege à Coustellier, Libraire de son Altesse Roïale, pour en jouir suivant les conventions faites entre nous, ce vingt-huit Novembre, mil sept cens seize.

LUIGI RICCOBONI.

Registré la cession ci-dessus sur le Registre IV. de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, page 85. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703. A Paris le vingt-huit Novembre 1716.

DE LAULNE, Syndic.





A C T E U R S
de la Comedie.

LA COMTESSE.

LELIO.

LE BARON, Ami de Lelio.

COLOMBINE, Suivante de la
Comtesse.

ARLEQUIN valet de Lelio.

JACQUELINE, Servante de Lelio.

PIERRE, Fermier de la Comtesse.

La Scene est dans une Maison de Campagne.



LA SURPRISE
DE L'AMOUR.

Comedie en trois Actes.



ACTE PREMIER.

SCENE I.

PIERRE, JACQUELINE,

PIERRE.



TENS, Jacqueline, t'as une
humeur qui me fâche. Pargué
encore faut-il dire quelque
parole d'amiquié aux gens,

JACQUELINE.

Mais, qu'es-ce qu'il te faut donc : Tu
me veux pour ta femme, eh bian, es-ce
que je recule à cela.

A ij

4 LA SURPRISE

PIERRE.

Bon, qu'es-ce que ça dit, es-ce que toutes les filles n'aimont pas à devenir la femme d'un homme?

JACQUELINE.

Tredame ! c'est donc un oisieu bien rare qu'un homme, pour en être si envieuse ?

PIERRE.

Hé-là, là, je parle en discourant, je sçavons bien que l'oisieu n'est pas rare ; mais quand une fille est grande, elle a la fantaisie d'en avoir un, & il n'y a pas de mal à ça, Jacqueline, car ça est vrai, & tu n'iras pas là - contre.

JACQUELINE.

Acoute, n'ons-je pas d'autre amoureux que toi ? es-ce que Blaise & le gros Colas ne sont pas affolez de moi tous deux ? est-ce qu'ils ne sont pas des hommes aussi-bien que toi ?

PIERRE.

Eh mais, je pense qu'oui.

JACQUELINE.

Eh bien burord, je te baille la parfarance, qu'as-tu à dire à ça ?

PIERRE.

C'est, que tu m'aime mieux qu'eux tant seulement, mais si je ne te prenois pas moi, ça te fâcherait-il ?

JACQUELINE.

Oh dame, t'an veux trop.

DE L'AMOUR 5

PIERRE.

Eh morguenne, voila le tu autem, je veux de l'amiquié pour la parsonne de moi tout seul : quand tout le Village vianroit te dire, Jacqueline épouse moi, je voudrois que tu fis bravement la grimace à tout le Village, & que tu lui diñ, nennin da, je veux être la femme de Piarre, & pis c'est tout : pour ce qui est d'en cas de moi, si j'allois être un parfide, je voudrois que ça te fâchit rudement, & que t'en pleurisse tout ton saoul, & vela margué ce qu'en appelle aimer le monde, tians moi qui te parle, si t'allois me changer il n'y auroit pus de çarvelle cheux moi, c'est de l'amiquié que ça : tatigué que je serois content si tu pouvois itou devenir folle ! ah ! que ça seroit touchant ! Ma pauvre Jacqueline dis moi queuque mot qui me fasse comprendre que tu pardrois un petit brin l'esprit.

JACQUELINE.

Va, va, Piarre, je ne dis rian, mais je n'en pense pas moins.

PIERRE.

Eh, pense tu que tu m'aime par hazard, dit moi oui, ou non ?

JACQUELINE.

Devine lequel.

PIERRE.

Regarde-moi entre deux yeux, tu ris tout

6 LA SURPRISE

comme si tu disois oui , hé , hé , hé , qu'en dis tu ?

JACQUELINE.
Eh , je dis franchement que je serois bian empêchée de ne pas t'aimer , car t'es bien agriable.

PIERRE.
Eh , jarni , velà dire les mots & les paroles.

JACQUELINE.
Je t'ai toujors trouvé une bonne philosophie d'homme , tu m'as fait l'amour & franchement ça m'a fait plaisir , mais l'honneur des filles les empêche de parler , après ça , ma Tante disoit toujors qu'un Amant c'est comme un homme qui a faim , pû il a faim , & pû il a envie de manger , pû un homme à de peine après une fille & pû il l'aime.

PIERRE.
Parfanguene , il faut que ta tante ait dit vrai , car je meurs de faim , je t'en avertis , Jacqueleine.

JACQUELINE.
Tant mieux , je t'aime de cette himeur-là , pourvû qu'alle dure , mais j'ai bian peur que Monsieur Lelio , mon maître ne consente à noute mariage , & qu'il ne me boute hors de chez li , quand il sçaura que je t'aime , car il nous a dit qu'il ne vouloit point voir d'amourette parmi nous.

DE L'AMOUR.

7

PIERRE.

Eh pourquoi donc ça, est-ce qu'il y a du mal à aimer son prochain, & morgué je m'en vas lui gager moi que ça se pratique chez les Turcs, & si ils sont bian méchans.

JACQUELINE.

Oh, c'est pis qu'un Turc, à cause d'une Dame de Paris qui l'aimoit biau coup, & qui li a tourné casaque pour un autre Galant plus mal bati que li: noute Monsieur a fait du tapage, il l'i a dit qu'alle doit être honteuse, alle lui a dit qu'alle ne vouloit pas l'être; & voilà bian de quoi ç'a-t'elle fait, & pis des injures, ous êtes cun indeigne, & voyez donc cet impertinent; & je me vangerai, & moi je m'en gausse; tant y a qu'à la parfin, alle l'y a farmé la porte sur nez, l'i qui est glorieux a pris ça en mal, & il est venu ici pour vivre en harmitte, en phifolophe, car vela comme il dit, & depuis ce temps quand il entend parler d'amour il semble qu'en l'écorche comme une anguille; son valet Arlequin fait itou le dégoûté, quand il voit une fille à droite, ce drôle de corps se baille les airs d'aller à gauche, à cause de quenque mijaurée de Chambriere qui l'i a à ce qu'il dit vendu du noir.

PIERRE.

Quiens, véritablement c'est une piquié que ça, il n'y a pas de police, an punit

8 LA SURPRISE

tous les jours de pauvres voleurs, & on laisse aller & venir les perfides, mais vela ton maître, parle li.

JACQUELINE.

Non, il a la face triste, c'est peut-être qu'il reve aux femmes, je sis d'avis que j'attende que ça soit passé; va, va, il y a bonne esperance, pis que ta maitresse est arrivée, & qu'alle a dit qu'alle lui en parleroit.

SCENE II.

LELIO, ARLEQUIN.

Tous deux d'un air triste.

LELIO.

LE temps est sombre aujourd'hui.

ARLEQUIN.

Ma foi oui, il est aussi mélancolique que nous.

LELIO.

Oh, on n'est pas toujours dans la même disposition, l'esprit aussi-bien que le temps est sujet à des nuages.

ARLEQUIN.

Pout moi, quand mon esprit va bien, je ne m'embarasse gueres du broüillard.

DE L'AMOUR. 9

LELIO.

Tout le monde en est assez de même.

ARLEQUIN.

Mais je trouve toujours le temps vilain,
quand je suis triste.

LELIO.

C'est que tu as quelque chose qui te cha-
grine.

ARLEQUIN.

Non.

LELIO.

Tu n'as donc point de tristesse?

ARLEQUIN.

Si fait.

LELIO.

Dis donc pourquoi?

ARLEQUIN.

Pourquoi ! en vérité je n'en sçai rien,
c'est peut-être que je suis triste de ce que
je ne suis pas gai.

LELIO.

Va, tu ne sçai ce que tu dis.

ARLEQUIN.

Avec cela, il me semble que je ne me
porte pas bien.

LELIO.

Ah, si tu est malade, c'est une autre
affaire.

ARLEQUIN.

Je ne suis pas malade, non plus.

10 LA SURPRISE

LELIO.

Es-tu foû , si tu n'es pas malade , comment trouve-tu donc que tu ne te porte pas bien ?

ARLEQUIN.

Tenez , Monsieur , je bois à merveille , je mange de même , je dors comme une marmotte , voila ma santé.

LELIO.

C'est une santé de crocheteur , un honnête homme seroit heureux de l'avoir.

ARLEQUIN.

Cependant , je me sens pesant & lourd , j'ai une fainéantise dans les membres , je baaille sans sujet , je n'ai du courage qu'à mes repas , tout me déplaît , je ne vis pas , je traîne , quand le jour est venu , je voudrois qu'il fût nuit ; quand il est nuit , je voudrois qu'il fût jour ; voila ma maladie , voila comment je me porte bien & mal.

LELIO.

Je t'entens , c'est un peu d'ennui qui t'a pris , cela se passera , as-tu sur toi ce livre qu'on m'a envoyé de Paris réponds donc ?

ARLEQUIN.

Monsieur , avec votre permission , que je passe de l'autre côté.

LELIO.

Que veux tu donc ? Qu'est-ce que cette cérémonie ?

ARLEQUIN.
 C'est pour ne pas voir sur cet arbre deux peurs Oiseaux qui sont amoureux, cela me tracasse, j'ai juré de ne plus faire l'amour, mais quand je le vois faire, j'ai presque envie de manquer de parole à mon serment, cela me r'accommode avec ces pestes de femmes, & puis c'est le diable de me refâcher contr'elles.

LELIO.
 Eh, mon cher Arlequin, me crois tu plus exempt que toi de ces petites inquiétudes-là, je me ressouviens qu'il y a des femmes au monde, qu'elles sont aimables, & ce ressouvenir-là, ne va pas sans quelques émotions de cœur; mais ce sont ces émotions-là qui me rendent inébranlable, dans la résolution de ne plus voir de femmes.

ARLEQUIN.
 Pardi cela me fait tout le contraire à moi, quand ces émotions-là me prennent c'est alors que ma résolution branle: Enseignez moi donc à en faire mon profit comme vous.

LELIO.
 Oüi-da, mon ami, je t'aime, tu as du bon sens, quoiqu'un peu grossier, l'infidélité de ta maitresse, t'a rebuté de l'amour; la trahison de la mienne m'en a rebuté de même, tu m'a suivi avec courage

dans ma retraite, & tu m'es devenu cher par la conformité de ton genie avec le mien & par la ressemblance de nos aventures.

ARLEQUIN.

Et moi, Monsieur, je vous assure que je vous aime cent fois plus aussi que de coutume, à cause que vous avez la bonté de m'aimer tant : je ne veux plus voir de femmes non plus que vous; cela n'a point de conscience, j'ai pensé crever de l'infidélité de Margot, les passe-temps de la Campagne, vôtres conversation & la bonne nourriture m'ont un peu remis, je n'aime plus cette Margot, seulement quelquefois son petit nez me trotte encore dans la tête: mais quand je ne songe point à elle je n'y gagne rien, car je pense à toutes les femmes en gros, & alors les émotions de cœur, que vous dites, viennent me tourmenter; je cours, je saute, je chante, je danse, je n'ai point d'autre secret pour me chasser cela, mais ce secret-là n'est que de l'onguent miton mitaine; je suis dans un grand danger, & puisque vous m'aimez tant, ayez la charité de me dire, comment je ferai, pour devenir fort quand je suis foible.

LELIO.

! Ce pauvre garçon me fait pitié. Ah! Sexe trompeur, tourmente ceux qui t'aprochent, mais laisse en repos ceux qui te fuyent!

ARLEQUIN.

Cela est tout raisonnable, pourquoi faire du mal à ceux qui ne te font rien.

LELIO.

Quand quelqu'un me vante une femme aimable & l'amour qu'il a pour elle, je crois voir un frenetique qui me fait l'éloge d'une vipere, qui me dit qu'elle est charmante, & qu'il a le bonheur d'en être mordu.

ARLEQUIN.

Fi donc, cela fait mourir.

LELIO.

Eh, mon cher enfant, la vipere n'ôte que la vie; Femmes, vous nous ravissez nôtre raison, nôtre liberté, nôtre repos, vous nous ravissez à nous-mêmes, & vous nous laissez vivre, ne voila-t'il pas des hommes en bel état après, des pauvres foux, des hommes troublez, yvres de douleur ou de joye, toujourns en convulsions, des esclaves, & à qui appartiennent ces esclaves? à des femmes! Et qu'est-ce que c'est qu'une femme? Pour la définir il faudroit la connoître: nous pouvons aujourd'hui en commencer la définition, mais je soutiens qu'on n'en verra le bout qu'à la fin du monde.

ARLEQUIN.

En verité c'est pourtant un joli petit animal que cette femme, un joli petit chat, c'est dommage qu'il ait tant de griffes?

LELIO.

Tu as raison , c'est dommage , car enfin est-il dans l'univers de figure plus charmante ? que de graces ! Et que de variété dans ces graces !

ARLEQUIN.

C'est une créature à manger.

LELIO.

Voyez ses ajustemens , Juppées étroites, Juppées en lanternes, Coëfure en clocher, Coëfure sur le nez, Capuchon sur la tête, & toutes les modes les plus extravagantes, mettez-les sur une femme, dès qu'elles auront touché sa figure enchanteresse, c'est l'amour & les graces qui l'ont habillée, c'est de l'esprit qui lui vient, jusques au bout des doigts, cela n'est-il pas bien singulier ?

ARLEQUIN.

Oh, cela est vrai, il n'y a mardi pas de livre qui ait tant d'esprit qu'une femme, quand elle est en corset & en petites pantouffles.

LELIO.

Quel aimable désordre d'idées dans la tête ! que de vivacité ! quelles expressions ! que de naïveté ! L'homme a le bon sens en partage, mais ma foi l'esprit n'appartient qu'à la femme : à l'égard de son cœur, ah ! si les plaisirs qu'il nous donne étoient durables ce seroit un séjour délicieux que la Terre : Nous autres hommes la plupart,

DE L'AMOUR. 15

nous sommes jolis en amour : nous nous répandons en petits sentimens doucereux : nous avons la marotte d'être délicats, parce que cela donne un air plus tendre ; nous faisons l'amour réglément, tout comme on fait une Charge, nous nous faisons des méthodes de tendresse ; nous allons chez une femme, pourquoi ? pour l'aimer, parce que c'est le devoir de nôtre emploi ; Quelle pitoyable façon de faire ? Une femme ne veut être ni tendre ni délicate, ni fâchée, ni bien-aïse ; elle est tout cela sans le savoir & cela est charmant, regardez-là quand elle aime, & qu'elle ne veut pas le dire, morbleu, nos tendresses les plus babillardes approchent-elles de l'amour qui passe à travers son silence.

ARLEQUIN.

Ah ! Monsieur, je m'en souviens, Margot avoit si bonne grace à faire comme cela la nigaude.

LELIO.

Sans l'aiguillon de la jalousie & du plaisir nôtre cœur à nous autres est un vrai paralytique, nous restons-là comme des eaux dormantes, qui attendent qu'on les remuë pour se remuer. Le cœur d'une femme se donne sa secousse à lui-même, il part sur un mot qu'on dit, sur un mot qu'on ne dit pas, sur une contenance : elle a beau vous avoir dit qu'elle aime, le repete-t-elle vous

l'apprenez toujours , vous ne le sçaviez pas encore : ici par une impatience , par une froideur , par une imprudence , par une distraction , en baissant les yeux , en les relevant , en sortant de sa place , en y restant , enfin c'est de la jalousie , du calme , de l'inquietude , de la joie , du babil , & du silence de toutes couleurs , & le moien de ne pas s'enivrer du plaisir que cela donne ; le moien de se voir adoré sans que la tête vous tourne , pour moi j'étois tout aussi sot que les autres Amans , je me croiois un petit prodige , mon mérite m'étonnoit : Ah , qu'il est mortifiant d'en rabattre , c'est au ourd'hui ma bêtise qui m'étonne , l'homme prodigieux à disparu & je n'ai trouvé qu'une duppe à la place.

ARLEQUIN.

Eh bien , Monsieur , queussî , queumi , voilà mon histoire , j'étois tout aussi sot que vous , vous faites pourtant un portrait qui fait venir l'envie de l'original.

LELIO.

Butord que tu es , ne t'ai-je pas dit que la femme étoit aimable , qu'elle avoit le cœur tendre , & beaucoup d'esprit.

ARLEQUIN.

Oùï , est-ce que tout cela n'est pas bien joli ?

LELIO.

Non , tout cela est affreux.

ARL.

ARLEQUIN.

Bon, bon, c'est que vous voulez m'attraper peut-être.

LELIO.

Non, ce sont là les instrumens de nôtre supplice, dis moi, mon pauvre garçon, si tu trouvois sur ton chemin de l'argent d'abord, un peu plus loin de l'or, un peu plus loin des perles, & que cela te conduisît à la caverne d'un Monstre, d'un Tigre, si tu veux, est-ce que tu ne haïrois pas cet argent, cet or, & ces perles ?

ARLEQUIN.

Je ne suis pas si dégoûté, je trouverois cela fort bon, il n'y auroit que le vilain Tigre dont je ne voudrois pas, mais je prendrois vitement quelque millier d'écus dans mes poches, je laisserois - là le reste, & je décamperois bravement après.

LELIO.

Oui, mais tu ne sçaurois point qu'il y a un Tigre au bout, & tu n'auras pas plutôt ramassé un écu, que tu ne pourras t'empêcher, de vouloir le reste.

ARLEQUIN.

Ei, par la morbleu, c'est bien dommage, voila un sot trésor de se trouver sur ce chemin-là. Pardi, qu'il aille au Diable, & l'animal avec.

LELIO.

Mon enfant cet argent que tu trouves d'a-

B

bord sur ton chemin, c'est la beauté, ce sont les agrémens d'une femme qui t'arrêtent; cet or que tu rencontres encore, ce sont les esperances qu'elle te donne, enfin ces perles c'est son cœur qu'elle t'abandonne avec tous les transports.

ARLEQUIN.

Ahi, ahi, gare l'animal.

LELIO.

Le Tigre enfin paroît après les perles, & ce Tigre c'est un caractère perfide retranché dans l'ame de ta maitresse, il se montre, il t'arrache son cœur, il déchire le tien, adieu tes plaisirs, il te laisse aussi miserable, que tu croiois être heureux.

ARLEQUIN.

Ah, c'est justement la bête, que Margot a lâché sur moi, pour avoir aimé son argent, son or, & ses perles.

LELIO.

Les aimeras-tu encore?

ARLEQUIN.

Helas, Monsieur, je ne songeois pas à ce Diable qui m'attendoit au bout. Quand on n'a pas étudié on ne voit pas plus loin que son nez.

LELIO.

Quand tu seras tenté de revoir des femmes, souviens-toi toujours du Tigre, & regarde tes émotions de cœur, comme une envie fatale d'aller sur sa route & de te perdre.

ARLEQUIN.

Oh , voila qui est fait , je renonce à toutes les femmes , & à tous les trésors du monde , & je m'en vais boire un petit coup , pour me fortifier dans cette bonne pensée.

SCENE III.

LELIO, JACQUELINE,
PIERRE.

LELIO.

Que me veux-tu, Jacqueline ?

JACQUELINE.

Monsieur , c'est que je voulions vous parler d'une petite affaire.

LELIO.

Dequoi s'agit-il ?

JACQUELINE.

C'est que ne vous déplaise mais vous vous facherez.

LELIO.

Voïons.

JACQUELINE.

Monsieur vous avez dit , il y a queuque temps , que vous ne vouliez pas que jeûssions de Galands.

LELIO.

Non , je ne veux point voir d'amour dans ma maison.

Bij

JACQUELINE.

Je viens pourtant vous demander un petit privilège.

LELIO.

Quel est-il ?

JACQUELINE.

C'est que révérence parler, j'avons le cœur tendre.

LELIO.

Tu as le cœur tendre, voilà un plaisant aveu, & qui est le nigaud qui est amoureux de toi ?

PIERRE.

Eh, eh, eh, c'est moi, Monsieur.

LELIO.

Ah c'est toi, maître Pierre, je t'aurois crû plus raisonnable, eh bien Jacqueline, c'est donc pour lui que tu as le cœur tendre ?

JACQUELINE.

Oui, Monsieur, il y a bien deux ans en ça, que ça m'est venu. . . . mais, dis toi-même, je ne sis pas assez effrontée de mon naturel.

PIERRE.

Monsieur, franchement c'est qu'à me trouve gentil, & si ce n'étoit qu'alle fait la difficile, il y auroit longtems, que je serions ennôcez.

LELIO.

Tu es fou, maître Pierre, ta Jacqueline au premier jour te plantera-là, croi moi,

DE L'AMOUR. 21

ne t'attache point à elle, laisse-la là, tu cherches malheur.

JACQUELINE.

Bon, voila de biaux contes, qu'ous li faites là, Monsieur. Est-ce que vous croiez que je sommes comme vos Giroüettes de Paris, qui tournent à tout vent. Allez, allez, si queuqu'un de nous deux se plante-la, ce sera li qui me plantera, & non pas moi: à tout hazard, nôtre Monsieur, donnez-moi tant seulement une petite permission de mariage, c'est pour ça que j'avons prins la liberté de vous attaquer.

PIERRE

Oui, Monsieur, voila tout fin dret ce que c'est, & Jacqueline a itou queuque doutance, que vous vourez bian de vôtre grace, & pour l'amour de son sarvice, & de stila de son pere & de sa mere, qui vous ont tant sarvi, quand ils n'étaient pas encore deffunts, tant y a, Monsieur, excusez l'importunance, c'est que je sommes pauvres & tout franchement, pour vous le couper court.

LELIO.

Acheve donc, il y a une heuté que tu traînes.

JACQUELINE.

Parguenne aussi tu t'embarbouille dans je ne sçai combien de paroles, qui ne sarvont de rian, & Monsieur, pard la patience.

B iij

12 LA SURPRISE

C'est donc, ne vous en déplaise, que je voulons nous marier, &, comme ce dit l'autre, ce n'est pas le tout qu'un pourpoint, s'il n'y a des manches, c'est ce qui fait, si vous permettez que je vous le disions en bref...

LELIO.

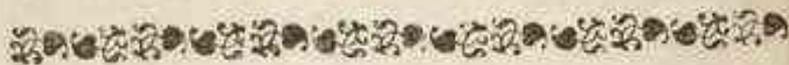
Et non, Jacqueline, dis moi le en long tu auras plutôt fait.

JACQUELINE.

C'est que j'avons queuque esperance que vous nous baillerez queuque chose en entrée de ménage.

LELIO.

Soit, je le veux, nous verrons cela une autre fois, & je ferai ce que je pourrai, pourvû que le parti te convienne. Laissez-moi.



SCENE IV.

ARLEQUIN, LELIO, PIERRE,
JACQUELINE.

PIERRE prenant Arlequin à l'écart.

A Arlequin, par charité, recommandez nous à Monsieur, c'est que je nous aimons Jacqueleine & moi, je n'avons pas de grands moiens, &

DE L'AMOUR. 23

ARLEQUIN.

Tout beau maître Pierre, dis-moi, as-tu son cœur ? PIERRE.

Parguienne oui, à la parfin alle m'a lâché son amiquié.

ARLEQUIN.

Ah malheureux, que je te plains ! voila le caractere perfide qui va venir, je t'expliquerai cela plus au long une autre fois, mais tu le sentiras bien, adieu pauvre homme, je n'ai plus rien à te dire, ton mal est sans remede.

JACQUELINE.

Queu tripotage est ce qu'il fait donc là, avec ce remede, & ce caractere ?

PIERRE.

Marguié tous ces discours me chiffonnent malheur, je varrons ce qui en est par un petit tour d'adressè. Allons nous-en, Jacqueline, Madame la Comtesse fera mieux que nous.



SCENE V.

LELIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *revenant à son Maître.*

Monsieur, mon cher maître, il y a une mauvaise nouvelle.

B iij

LELIO.

Quest-ce que c'est.

ARLEQUIN.

Vous avez entendu parler de cette Comtesse, qui a acheté depuis un an, cette belle maison près de la vôtre.

LELIO.

Oui.

ARLEQUIN.

Eh bien, on m'a dit que cette Comtesse est ici, & qu'elle veut vous parler. J'ai mauvaise opinion de cela.

LELIO.

Eh morbleu, toujours des Femmes : Eh que me veut elle ?

ARLEQUIN.

Je n'en sçai rien, mais on dit qu'elle est belle & veuve, & je gage qu'elle est encline à faire du mal.

LELIO.

Et moi enclin à l'éviter : Je ne me foucie, ni de sa beauté, ni de son veuvage.

ARLEQUIN.

Que le Ciel vous maintienne dans cette bonne disposition. Ouf.

LELIO.

Qu'as-tu ?

ARLEQUIN.

C'est qu'on dit, qu'il y a aussi une Fille de Chambre avec elle, & voila mes émotions de cœur, qui me prennent.

LELIO.

Beneft ! une femme te fait peur.

ARLEQUIN.

Helas , Monsieur , j'espere en vous , &
en vôtre assistance.

LELIO.

Je crois que les voila qui se promenant,
retirons nous. *Ils se retirent.*



SCENE VI.

LA COMTESSE, COLOMBINE,
ARLEQUIN.

LA COMTESSE *parlant de Lelio.*

Voila un jeune homme bien sauvage.

COLOMBINE *arrêtant Arlequin.*

Un petit mot, s'il vous plait. Oseroit-on
vous demander , d'où vient cette ferocité,
qui vous prend à vous & à vôtre maître ?

ARLEQUIN.

A cause d'un proverbe, qui dit, que Chat
échaudé craint l'eau froide.

LA COMTESSE.

Parle plus clairement. Pourquoi nous
fuit-il ?

ARLEQUIN

C'est que nous sçavons ce qu'en vaut
l'aune.

COLOMBINE.

Remarquez-vous, qu'il n'ose nous regarder, Madame: allons, allons, levez la tête, & rendez-nous compte de la sottise que vous venez de faire.

ARLEQUIN. *la regardant doucement.*

Par la jarni, qu'elle est jolie.

LA COMTESSE.

Laisse-le là, je croi qu'il est imbecile.

COLOMBINE.

Et moi je croi que c'est malice. Parleras-tu ?

ARLEQUIN.

C'est que mon maître a fait vœu de fuir les femmes, parce qu'elles ne valent rien.

COLOMBINE.

Impertinent !

ARLEQUIN.

Ce n'est pas votre faute, c'est la nature qui vous a batiés comme cela, & moi j'ai fait vœu aussi. Nous avons souffert comme des misérables à cause de votre bel esprit, de vos jolis charmes, & de votre rendre cœur.

COLOMBINE.

Helas ! quelle lamentable histoire, & comment te tireras-tu d'affaire avec moi ? je suis un espiegle, & j'ai envie de te rendre un peu misérable de ma façon.

ARLEQUIN.

Prrr. il n'y a pas pied.

LA COMTESSE.

Va mon ami, va dire à ton maître que je me soucie fort peu des hommes, mais que je souhaiterois lui parler.

ARLEQUIN.

Je le vois là qui m'attend, je m'en vais l'appeller ; Monsieur, Madame, dit qu'elle ne se soucie point de vous : vous n'avez qu'à venir, elle veut vous dire un mot. Ah ! comme cela m'accrocheroit, si je me laissois faire.



SCENE VII.

LA COMTESSE, LELIO,
COLOMBINE.

LELIO.

M Adame, puis-je vous rendre quelque service.

LA COMTESSE.

Monsieur, je vous demande pardon de la liberté que j'ai prise, mais il y a le neveu de mon fermier, qui cherche en mariage une jeune païfanne de chez vous. Ils ont peur que vous ne consentiez pas à ce mariage, ils m'ont priez de vous engager à les aider de quelque liberalité, comme de mon côté j'ai dessein de le faire. Voila Monsieur, tout ce que j'avois à vous

dire, quand vous vous êtes retiré.

LELIO.

Madame, j'aurai tous les égards que mérite votre recommandation, & je vous prie de m'excuser, si j'ai fui, mais je vous avoüe que vous êtes d'un Sexe, avec qui j'ai crû devoir rompre pour toute ma vie: cela vous paroïtra bien bizarre. Je ne chercherai point à me justifier, car il me reste un peu de politesse, & je craindrois d'entamer une matiere qui me met toûjours de mauvaise humeur, & si je parlois, il pourroit malgré moi m'échaper des traits d'une incivilité, qui vous déplairoit, & que mon respect vous épargne.

COLOMBINE.

Mort de ma vie Madame, est-ce que ce discours-là ne vous remue pas la bile? allez, Monsieur, tous les renégats font mauvaise fin, vous viendrez quelque jour crier misericorde, & remper aux pieds de vos Maîtres, & ils vous écraseront comme un serpent. Il faut bien que justice se fasse.

LELIO.

Si Madame n'étoit pas présente, je vous dirois franchement, que je ne vous crains, ni ne vous aime.

LA COMTESSE.

Ne vous gênez point, Monsieur. Tout ce que nous disons ici, ne s'adresse point à vous, regardons-nous comme hors d'in-

terest. Et sur ce pied-là peut-on vous demander, ce qui vous fâche si fort contre les femmes ?

LELIO.

Ah ! Madame, dispensez-moi de vous le dire, c'est un recit que j'accompagne ordinairement de reflexions, où vôtre Sexe ne trouve pas son compte.

LA COMTESSE.

Je vous devine, c'est une infidelité qui vous a donné tant de colere.

LELIO.

Oui, Madame, c'est une infidelité, mais affreuse, mais détestable.

LA COMTESSE.

N'allons point si vite, vôtre Maîtresse cessa-t'elle de vous aimer, pour en aimer un autre ?

LELIO.

En doutez vous, Madame ? la simple infidelité seroit insipide, & ne tenteroit pas une femme, sans l'affaisonnement de la perfidie.

LA COMTESSE.

Quoi ? vous eûtes un successeur ? elle en aima un autre ?

LELIO.

¶ Oui, Madame : Comment cela vous étonne ? Voila pourtant les femmes, & ces actions doivent vous mettre en pais de connoissance.

LA SURPRISE

COLOMBINE.

Le petit blasphémateur !

LA COMTESSE.

Oui, votre Maîtresse est une indigne,
& l'on ne sçauroit trop la mépriser.

COLOMBINE.

D'accord, qu'il la méprise, il n'y a pas
à tortiller : c'est une coquine celle-là.

LA COMTESSE.

J'ai crû d'abord moi, qu'elle n'avoit fait
que se dégoûter de vous, & de l'amour, &
je lui pardonnois en faveur de cela, la fo-
tife, qu'elle avoit eûe de vous aimer. Quand
je dis vous, je parle des hommes en ge-
neral.

COLOMBINE.

Prenez, prenez toujourns cela en atten-
dant mieux.

LELIO.

Comment, Madame, ce n'est donc rien
à votre compte, que de cesser sans raison,
d'avoir de la tendresse pour un homme ?

LA COMTESSE.

C'est beaucoup au contraire : cesser d'a-
voir de l'amour pour un homme, c'est à
mon compte connoître sa faute, s'en re-
pentir, en avoir honte, sentir la misere
de l'idole qu'on adoroit, & rentrer dans le
respect qu'une femme se doit à elle même.
J'ai bien vû que nous ne nous entendions
point ; si votre maitresse n'avoit fait que

DE L'AMOUR. 31

renoncer à son attachement ridicule, eh ! il n'y auroit rien de plus loüable ; mais ne faire que changer d'objet , ne guerir d'une folie que par une extravagance , eh si. Je suis de vôtre sentiment , cette femme - là est tout-à-fait méprisable ; Amant pour amant , il valoit autant que vous deshonorassiez sa raison qu'un autre.

LELIO.

Je vous avoüe , que je ne m'attendois pas à cette chute-là.

COLOMBINE.

Ah , ah , ah , il faudroit bien des conversations comme celle-là , pour en faire une raisonnable. Courage Monsieur , vous voila tout deferré : décochez-lui moi quelque trait bien heteroclite , qui sente bien l'original : eh ! vous avez fait des merveilles d'abord.

LELIO.

C'est assurément mettre les hommes bien bas , que de les juger indignes de la tendresse d'une femme : l'idée est neuve.

COLOMBINE.

Elle ne fera pas fortune chez vous.

LELIO.

On voit bien que vous estes fachée , Madame.

LA COMTESSE.

Moi , Monsieur , je n'ai point à me plaindre des hommes , je ne les hais point non

plus. Helas la pauvre espece ! elle est , pour qui l'examine , encore plus comique , que haïssable.

COLOMBINE.

Oùda, je crois, que nous trouverons plus de ressource à nous en divertir , qu'à nous fâcher contre elle.

LELIO.

Mais qu'a-t'elle donc de si comique ;

LA COMTESSE.

Ce qu'elle à de comique ? mais y songez-vous ? Monsieur , vous êtes bien curieux d'être humilié dans vos confreres. Si je parlois , vous seriez tout étonné de vous trouver de cent piques au-dessous de nous. Vous demandez ce que vôtre espece a de comique , qui pour se mettre à son aise a eût besoin de se reserver un privilege d'indiscretion , d'impertinence , & de fatuité , qui suffoqueroit , si elle n'étoit babillarde , si sa miserable vanité n'avoit pas ses coudées franches , s'il ne lui étoit pas permis de deshonnorer un Sexe qu'elle ose mépriser pour les mêmes choses, dont l'indigne qu'elle est, fait sa gloire. Oh ! l'admirable engeance qui a trouvé la raison , & la vertu , des fardeaux trop pesans pour elle , & qui nous a chargé du soin de les porter : ne voila-t'il pas de beaux titres de superiorité sur nous ? & de pareilles gens ne sont-ils pas risibles ! Fiez - vous à moi ,
Monsieur ,

DE L'AMOUR. 33

Monsieur, vous ne connoissez pas votre misere, j'oserai vous le dire, vous voilà bien irrité contre les femmes, je suis peut-être moi, la moins aimable de toutes, tout hérissé de rancune que vous croiez être, moiennant deux ou trois coups d'œil flateurs qu'il m'en coûteroit, grace à la tournure grotesque de l'esprit de l'homme, vous m'allez doner la Comedie : Oh je vous defie de me faire paier ce tribut de folie-là.

COLOMBINE.

Ma foi, Madame, cette experience-là vous porteroit malheur.

LELIO.

Ah, ah, cela est plaisant, Madame, peu de femmes sont aussi aimables que vous, vous l'êtes tout autant, que je suis sûr, que vous croiez l'être, mais s'il n'y a que la Comedie dont vous parlez, qui puisse vous réjoüir, en ma conscience vous ne rirez de votre vie.

COLOMBINE.

En ma conscience, vous me la donnez tous les deux la Comedie, cependant si j'étois à la place de Madame, le deffi me picqueroit, & je ne voudrois pas en avoir le démenti.

LA COMTESSE.

Non, la partie ne me pique point, je la tiens gagnée; mais comme à la campagne il faut voir quelqu'un, soions amis pen-

C

34 LA SURPRISE

dant que nous y resterons, je vous promêts sûreté, nous nous divertirons, vous à médire des femmes, & moi à mépriser les hommes.

LELIO.

Volontiers.

COLOMBINE.

Le joli commerce ! on a qu'à vous en croire, les hommes tireront à l'Orient, les femmes à l'Occident, cela fera de belles productions, & nos petits neveux auront bon air. Eh morbleu, pourquoi prêcher la fin du monde, cela coupe la gorge à tout : soïons raisonnables, condamnez les amans déloïaux, les conteurs de sornettes, à être jettez dans la riviere, une pierre au col, à merveille ; enfermez les coquettes entre quatre murailles ; fort bien, mais les amans fideles, dressez-leur de belles & bonnes statues pour encourager le Public ; vous riez adieu pauvres brebis égarées : Pour moi, je vais travailler à la conversion d'Arlequin. A vôtre égard que le Ciel vous assiste, mais il seroit curieux de vous voir chanter la palinodie : je vous y attends.

LA COMTESSE.

' La folle ! je vous quitte, Monsieur, j'ai quelques ordres à donner, n'oubliez pas de grace ma recommandation pour ces païsans.



SCENE VIII.

LE BARON *amy de Lelio.*

LA COMTESSE, LELIO.

LE BARON.

NE me trompais-je point, est-ce vous
que je vois Madame la Comtesse ?

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur, c'est moi-même.

LE BARON.

Quoi ? avec nôtre ami Lelio, cela se
peut-il ?

LA COMTESSE.

Que trouvez-vous donc là de si étrange ?

LELIO.

Je n'ai l'honneur de connoître Madame
que depuis un instant, & d'où vient la sur-
prise ?

LE BARON.

Comment ma surprise ! voici peut-être
le coup de hazard le plus bizarre qui soit
arrivé.

LELIO.

En quoi ?

LE BARON.

En quoi ? morbleu, je n'en sçaurois re-
venir, c'est le fait le plus curieux qu'on

Cij

puisse imaginer, dès que je serai à Paris, où je vais, je le ferai mettre dans la gazette.

LELIO.

Mais que veux-tu dire ?

LE BARON.

Songez-vous à tous les millions de femmes qu'il y a dans le monde, au Couchant, au Levant, au Septentrion, au Midi. Européennes, Asiatiques, Africaines, Américaines, blanches, noires, bazannées, de toutes les couleurs. Nos propres expériences, & les relations de nos voyageurs, nous apprennent, que par tout la femme est amie de l'homme, que la nature l'a pourvûe de bonne volonté pour lui: la nature n'a manqué que Madame: le Soleil n'éclaire qu'elle chez qui nôtre espece n'ait point rencontré grace; & cette seule exception de la Loi generale, se rencontre avec un personnage unique; je te le dis en ami, avec un homme qui nous a donné l'exemple d'un fanatisme tout neuf, qui seul de tous les hommes, n'a pû s'accoutumer aux Coquettes qui fourmillent sur la Terre, & qui sont aussi anciennes que le Monde, enfin qui s'est condamné à venir ici languir de chagrin de ne plus voir de femmes, en expiation du crime qu'il a fait quand il en a vû. Oh je ne sache point d'aventure qui aille de pair avec la vôtre.

LELIO *riant.*

Ah, ah, je te pardonne toutes tes injures, en faveur de ces Coquettes qui fourmillent sur la Terre, & qui sont aussi anciennes que le Monde.

LA COMTESSE *riant.*

Pour moi je me sçai bon gré que la nature m'ait manquée, & je me passerai bien de la façon qu'elle auroit pû me donner de plus, c'est autant de sauvé, c'est un ridicule de moins.

LE BARON *serieusement.*

Madame, n'appellez point cette foiblesse-là, ridicule, ménageons les termes, il peut venir un jour, où vous serez bien-aïse de lui trouver une épithete plus honnête.

LA COMTESSE.

Oui, si l'esprit me tourne.

LE BARON.

Eh bien il vous tournera : c'est si peu de chose que l'esprit, après tout, il n'est pas encore sûr que la nature vous ait absolument manquée : Helas peut-être jouez-vous de votre reste aujourd'hui. Combien voyons-nous de choses qui sont d'abord merveilleuses, & qui finissent par faire rire : Je suis un homme à pronostic, voulez-vous que je vous dise, tenez, je crois que votre merveilleux est à fin de terme.

LELIO.

Cela se peut bien, Madame, cela se peut

38 LA SURPRISE.

bien, les foux font quelques fois inspirez,

LA COMTESSE.

Vous vous trompez, Monsieur, vous vous trompez.

LE BARON.

Mais toi qui raisonne, as-tu lû l'histoire Romaine ?

LELIO.

Oui, qu'en veux-tu faire de ton Histoire Romaine ?

LE BARON.

Te souviens-tu qu'un Ambassadeur Romain enferma Antiochus dans un cercle qu'il traça autour de lui, & lui déclara la guerre, s'il en sortoit avant qu'il eût répondu à sa demande.

LELIO.

Oui, je m'en ressouviens.

LE BARON.

Tiens mon enfant, moi indigne je te fais un cercle à l'imitation de ce Romain, & sous peine des vengeances de l'amour, qui vaut bien la Republique de Rome, je t'ordonne de n'en sortir, que soupirant pour les beautez de Madame. Voyons si tu oseras broncher.

LELIO *passe le cercle.*

Tiens je suis hors du cercle, voilà ma réponse, va-t'en la porter à ton benest d'amour.

LA COMTESSE.

Monsieur le Baron, je vous prie badinez tant qu'il vous plaira, mais ne me mettez point en jeu.

LE BARON.

Je ne badine point, Madame, je vous le cautionne garotté à vôtre char, il vous aime de ce moment-ci, il a obéi. La peste vous ne le verriez pas hors du cercle, il avoit plus de peur qu'Antiochus.

Lelio riant.

Madame, vous pouvez me donner des rivaux tant qu'il vous plaira, mon amour n'est point jaloux.

LA COMTESSE *embarrassée.*

Messieurs, j'entens volontiers raillerie, mais finissons-la pourtant.

LE BARON.

Vous montrez-là, certaine impatience qui pourra venir à bien: faisons-la profiter par un petit tour de cercle.

*Il l'enferme aussi.*LA COMTESSE *sortant du cercle.*

Laissez-moi, qu'est-ce que cela signifie? Baron, ne lisez jamais d'histoire, puisqu'elle ne vous apprend que des polissonneries.

Lelio rit.

LE BARON.

Je vous demande pardon, mais vous aimerez s'il vous plaît, Madame, Lelio est mon ami, & je ne veux point lui donner de Maîtresse insensible.

40 LA SURPRISE

LA COMTESSE *serieusement.*

Cherchez-lui donc une Maitresse ailleurs, car il trouveroit fort mal son compte ici.

LELIO.

Madame, je sçai le peu que je vaux, on peut se dispenser de me l'apprendre, après tout votre antipathie ne me fait point trembler.

LE BARON.

Bon, voilà de l'amour qui prélude par du dépit.

LA COMTESSE *à Lelio.*

Vous seriez fort à plaindre, Monsieur, si mes sentimens ne vous étoient indifferens.

LE BARON.

Ah le beau duo ! vous ne sçavez pas encore combien il est tendre.

LA COMTESSE *s'en allant doucement.*

En verité vos folies me poussent à bout, Baron,

LE BARON.

Oh, Madame, nous aurons l'honneur Lelio & moi, de vous reconduire jusques chez vous.

COLOMBINE *arrivant.*

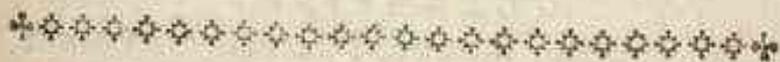
Bonjour, Monsieur le Baron. Comme vous voilà rouge Madame. Monsieur Lelio est tout je ne sçai comment aussi : il a l'air d'un homme qui veut être fier, & qui ne peut pas l'être. Qu'avez-vous donc tous deux ?

LA COMTESSE *sortant.*

L'étourdie !

LE BARON.

Laissez-les là , Colombine , ils font de méchante humeur : ils viennent de se faire une déclaration d'amour l'un à l'autre , & le tout en se fâchant.



SCENE IX.

COLOMBINE, ARLEQUIN

Avec un équipage de Chasseur.

COLOMBINE *qui a écoutée un peu leur conversation.*

JE vois bien qu'ils nous aprêteront à rire. Mais où est Arlequin ? je veux qu'il m'amuse ici : J'entends quelqu'un, ne seroit-ce pas lui.

ARLEQUIN *la voyant.*

Ouf , ce gibier - là meine un Chasseur trop loin : je me perdrois , tournons d'un autre côté allons donc heut , me voilà justement sur le chemin du Tigre , maudit soit l'argent , l'or & les perles.

COLOMBINE.

Quelle heure est-il , Arlequin.

ARLEQUIN.

Ah ! la fine mouche , je vois bien que tu

cherches midi à quatorze heures. Passez ,
passez vôtre chemin, ma mie.

COLOMBINE.

Il ne me plaît pas moi, passe-le toi même?

ARLEQUIN.

Oh pardi , à bon chat , bon rat , je veux
rester ici.

COLOMBINE.

Hé le fou , qui perd l'esprit en voïant
une femme.

ARLEQUIN.

Va-t'en , va-t'en demander ton portrait
à mon maître , il te le donnera pour rien :
tu verras si tu n'es pas une vipere.

COLOMBINE.

Ton maître est un visionnaire qui te fait
faire penitence de ses sotises : Dans le fond
tu me fais pitié, c'est dommage qu'un jeune
homme comme toi , assez bien fait , & bon
enfant , car tu es sans malice.

ARLEQUIN.

Je n'en ai non-plus qu'un poulet.

COLOMBINE.

C'est dommage qu'il consomme sa jeu-
nesse dans la langueur & la souffrance : car
dis la verité , tu t'ennuies ici , tu pâtis.

ARLEQUIN.

Oh cela n'est pas croïable.

COLOMBINE.

Et pourquoi , nigaud , mener une pareille
vie?

DE L'AMOUR. 43

ARLEQUIN.

Pour ne point tomber dans vos pattes ,
race de chats que vous êtes ; si vous étiez
de bonnes gens , nous ne serions pas venus
nous rendre hermites. Il n'y a plus de bon
temps pour moi & c'est vous qui en êtes
cause , & malgré tout cela il ne s'en
faut de rien que je ne t'aime. La sottise chose
que le cœur de l'homme !

COLOMBINE.

Cet original qui dispute contre son cœur
comme un honnête homme.

ARLEQUIN.

N'as-tu pas de honte d'être si jolie & si
traitresse ?

COLOMBINE.

Comme si on devoit rougir de ses bonnes
qualitez. Au revoir, nigaud ; tu me fuis,
mais cela ne durera pas.

Fin du premier Acte.





ACTE SECOND.

SCENE I.

COLOMBINE, LA COMTESSE,

COLOMBINE *en regardant sa montre.*

Cela est singulier !

LA COMTESSE.

Quoi ?

COLOMBINE.

Je trouve qu'il y a un quart-d'heure que nous nous promenons sans rien dire : entre deux femmes cela ne laille pas d'être fort. Sommes-nous bien dans nôtre état naturel ?

LA COMTESSE.

Je ne sache rien d'extraordinaire en moi.

COLOMBINE.

Vous voila pourtant bien rêveuse.

LA COMTESSE.

C'est que je songe à une chose.

COLOMBINE.

Voions ce que c'est, suivant l'espece de la chose, je ferai l'estime de vôtre silence.

LA COMTESSE.

C'est que je songe qu'il n'est pas néces-

DE L'AMOUR.

45

faire que je voie si souvent Lelio.

COLOMBINE.

Hom, il y a du Lelio : vôtre taciturnité n'est pas si belle que je le pensois; la mienne à vous dire le vrai, n'est pas plus méritoire. Je me raisois à peu près dans le même goût, je ne reve pas à Lelio, mais je suis autour de cela, je rêve au valet.

LA COMTESSE.

Mais que veux-tu dire ? quel mal y a-t-il à penser à ce que je pense ?

COLOMBINE.

Oh pour du mal il n'y en a pas, mais je croïois que vous ne disiez mot par pure paresse de langue, & je trouvois cela beau dans une femme : car on prétend que cela est rare. Mais pourquoy jugez-vous qu'il n'est pas nécessaire que vous voiez si souvent Lelio ?

LA COMTESSE.

Je n'ai d'autres raisons pour lui parler, que le mariage de ces jeunes gens : il ne m'a point dit ce qu'il veut donner à la fille, je suis bien aise que le neveu de mon fermier trouve quelque avantage, mais, sans nous parler, Lelio peut me faire sçavoir ses intentions, & je puis le faire informer des miennes.

COLOMBINE.

L'imagination de cela est tout - à - fait plaisante.

LA SURPRISE
LA COMTESSE.

Ne vas-tu pas faire un commentaire là-dessus ?

COLOMBINE.

Comment ? il n'y a pas de commentaire à cela : Malepeste, c'est un joli trait d'esprit que cette invention-là. Le chemin de tout le monde quand on a affaire aux gens, c'est d'aller leur parler, mais cela n'est pas commode, le plus court est de l'entretenir de loin, vraiment on s'entend bien mieux : Lui parlerez-vous avec une Sarbacane, ou par Procureur ?

LA COMTESSE.

Mademoiselle Colombine, vos fades railleries ne me plaisent point du tout, je vois bien les petites idées que vous avez dans l'esprit.

COLOMBINE.

Je me doute moi, que vous ne vous doutez pas des vôtres, mais cela viendra.

LA COMTESSE.

Taisez-vous ?

COLOMBINE.

Mais aussi de quoi vous avisez-vous de prendre un si grand tour pour parler à un homme. Monsieur, soïons amis tant que nous resterons ici, nous nous amuserons, vous à médire des femmes, moi à mépriser les hommes, (voilà ce que vous lui avez dit tantôt,) est-ce que l'amusement

DE L'AMOUR. 47

que vous avez choisi ne vous plait plus ?

LA COMTESSE.

Il me plaira toujours ; mais j'ai songé que je mettrai Lelio plus à son aise, en ne le voyant plus. D'ailleurs la conversation que nous avons eue tantôt ensemble, jointe aux plaisanteries que le Baron a continué de faire chez moi, pourroient donner matiere à de nouvelles scenes, que je suis bien aise d'éviter ; tiens prens ce billet.

COLOMBINE.

Pour qui ?

LA COMTESSE.

Pour Lelio. C'est de cette Païsanne dont il s'agit, je lui demande réponse.

COLOMBINE.

Un billet à Monsieur Lelio, exprés pour ne point donner matiere à la plaisanterie ! mais voila des précautions d'un jugement. .

LA COMTESSE.

Fais ce que je te dis.

COLOMBINE.

Madame, c'est une maladie qui commence: vôtre cœur en est à son premier accès de fièvre, tenez, le billet n'est plus nécessaire, je vois Lelio qui s'aproche.

LA COMTESSE.

Je me retire, faites vôtre commission.



SCENE II.

LELIO, ARLEQUIN,
COLOMBINE.

LELIO.

Pourquoi donc Madame la Comtesse se retire t'elle en me voiant ?

COLOMBINE *présentant le billet.*

Monsieur ma maitresse a jugé à propos de réduire sa conversation dans ce billet. A la Campagne on a l'esprit ingénieux.

LELIO.

Je ne vois pas la finesse qu'il peut y avoir à me laisser-là, quand j'arrive, pour m'entretenir dans des papiers. J'allois prendre des mesures avec elle pour nos Païsans : Mais voïons ses raisons.

ARLEQUIN.

Je vous conseille de lui répondre sur une carte, cela fera bien aussi drôle.

LELIO *lit.*

Monsieur depuis que nous nous sommes quittés j'ai fait reflexion qu'il étoit assez inutile de nous voir.

Oh ! très-inutile, je l'ai pensé de même. Je prévois que cela vous gêneroit, & moi à qui
il

DE L'AMOUR. 49

il n'ennuie pas d'être seule , je serois fâchée de vous contraindre !

Vous avez raison , Madame , je vous remercie de votre attention.

Vous sçavez la priere que je vous ai faite tantôt au sujet du mariage de nos jeunes gens , je vous prie de vouloir bien me marquer là-dessus quelque chose de positif.

Volontiers , Madame , vous n'attendrez point ! Voila la femme du caractère le plus passable que j'aie vûë de ma vie ; si j'étois capable d'en aimer quelqu'une ce seroit elle.

ARLEQUIN.

Par la morbleu j'ai peur que ce tour - là ne vous jouë d'un mauvais tour.

LELIO.

Oh non , l'éloignement qu'elle a pour moi , me donne en verité beaucoup d'estime pour elle , cela est dans mon goût , je suis ravi que la proposition vienne d'elle , elle m'épargne , à moi , la peine de la lui faire.

ARLEQUIN.

Pour cela oui , nôtre dessein étoit de lui dire que nous ne voulions plus d'elle.

COLOMBINE.

Quoi ! ni de moi non plus ?

ARLEQUIN.

Oh je suis honnête , je ne veux point dire aux gens des injures à leur nez.

D

LA SURPRISE

COLOMBINE.

Eh bien, Monsieur, faites-vous réponse ?

LELIO.

Oui , ma chere enfant j'y cours : Vous pouvez lui dire , puisqu'elle choisit le Papier pour le champ de bataille de nos conversations, que j'en ai prés d'une rame chez moi , & que le terrain ne me manquera de long-temps.

ARLEQUIN.

Hé , hé , hé , nous verrons à qui aura le dernier.

COLOMBINE.

Vous êtes distrait, Monsieur, vous me dites que vous courez faire réponse, & vous voila encore ?

LELIO.

J'ai tort, j'oublie les choses d'un moment à l'autre: Attendez - là un moment.

COLOMBINE *l'arrêtant.*

C'est-à-dire que vous êtes bien charmé du parti que prend ma maitresse.

ARLEQUIN.

Pardi cela est admirable !

LELIO.

Oui, assurément cela me fera plaisir.

COLOMBINE.

Cela se passera. Allez.

LELIO.

Il faut bien que cela se passe.

DE L'AMOUR.

ARLEQUIN.

Emmenez-moi avec vous, car je ne me fie point à elle.

COLOMBINE.

Oh je n'attendrai point, si je suis seule; je veux causer.

LELIO.

Fais lui l'honêteté de rester avec elle, je vais revenir.



SCENE III.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

J'ai bien affaire, moi, d'être honnête à mes dépens.

COLOMBINE.

Et que crains-tu? tu ne m'aime point, tu ne veux point m'aimer.

ARLEQUIN.

Non, je ne veux point t'aimer, mais je n'ai que faire de prendre la peine de m'empêcher de le vouloir.

COLOMBINE.

Tu m'aimerois donc si tu ne t'en empêchois?

ARLEQUIN.

Laissez-moi en repos, Mademoiselle Colombine, promenez vous d'un côté, & moi d'un autre, sinon je m'enfuirai, car je répons tout de travers.

D ij

LA SURPRISE

COLOMBINE.

Puisqu'on ne peut avoir l'honneur de ta compagnie, qu'à ce prix-là, je le veux bien, promenons nous.

ET PUIS A PART, & en se promenant,
comme Arlequin fait de son côté.

Tout en badinant cependant, me voila dans la fantaisie d'être aimée de ce petit corps-là,

ARLEQUIN *déconcerté & se promenant de son côté.*

C'est une malediction que cet Amour: il m'a tourmenté quand j'en avois, & il me fait encore du mal à cette heure que je n'en veux point: Il faut prendre patience & faire bonne mine.

Il chante.

Turlu turluton.

COLOMBINE *le rencontrant sur le Theatre & l'arrêtant.*

Mais vraiment tu as la voix belle: Sçais-tu la musique?

ARLEQUIN *s'arrêtant aussi.*

Oui je commence à lire les paroles.

Il chante.

Tourleroutoutou.

COLOMBINE *continuant de se promener.*
Peste soit du petit coquin, serieusement je crois qu'il me pique.

ARLEQUIN *de son côté.*

Elle me regarde, elle voit bien que je fais semblant de ne pas songer à elle.

DE L'AMOUR.

53

COLOMBINE.

Arlequin ?

ARLEQUIN.

Hom.

COLOMBINE.

Je commence à me lasser de la promenade.

ARLEQUIN.

Cela se peut bien.

COLOMBINE.

Comment te va le cœur ?

ARLEQUIN.

Ah ! je ne prens pas garde à cela.

COLOMBINE.

Gageons que tu m'aime ?

ARLEQUIN.

Je ne gage jamais , je suis trop malheureux , je perds toujours.

COLOMBINE *allant à luy.*

Oh tu m'ennuies. je veux que tu me dises franchement que tu m'aime.

ARLEQUIN.

Encore un petit tour de promenade.

COLOMBINE.

Non , parle , ou je te haïs.

ARLEQUIN.

Et que tai-je fait pour me haïr ?

COLOMBINE.

Sçavez-vous bien , Monsieur le Butord , que je vous trouve à mon gré , & qu'il faut que vous soupiriez pour moi.

D ij

ARLEQUIN.

Je te plais donc ?

COLOMBINE.

Oui, ta petite figure me revient assez.

ARLEQUIN.

Je suis perdu, j'étouffe, adieu ma mie,
sauve qui peut . . . Ah ! Monsieur vous
voilà.

SCENE IV.

LELIO, ARLEQUIN,
COLOMBINE.

LELIO.

QU'as-tu donc ?

ARLEQUIN.

Hélas ! c'est ce lutin - là qui me prend
à la gorge : Elle veut que je l'aime.

LELIO.

Et ne sçaurois-tu lui dire que tu ne veux
pas.

ARLEQUIN.

Vous en parlez bien à vôtre aise : Elle
a la malice de me dire qu'elle me haïra.

COLOMBINE.

J'ai entrepris la guerison de sa folie, il
faut que j'en vienne à bout : Va, va, c'est
partie à remettre,

ARLEQUIN.

Voïez la belle guérison ; je suis de la moitié plus fou que je n'étois.

LELIO.

Bon courage , Arlequin. Tenez Colombine , voila la réponse au billet de votre Maîtresse.

COLOMBINE

Monfieur ne l'avez-vous pas faite un peu trop fiere ?

LELIO.

Eh ! pourquoi la ferois-je fiere ? Je la fais indifferente : Ais-je quelqu'interêt de la faire autrement ?

COLOMBINE.

Ecoutez , je vous parle en amie. Les plus courtes folies font les meilleurs : l'homme est foible , tous les Philosophes du temps passé nous l'ont dit , & je m'en fie bien à eux : Vous vous croiez leste & gaillard , vous n'êtes point cela ; ce que vous êtes est caché derrière tout cela ; si j'avois besoin d'indifference , & qu'on en vendit , je ne ferois pas emplette de la vôtre , j'ai bien peur que ce ne soit une drogue de Charlatan , car on dit que l'amour en est un. Et franchement , vous m'avez tout l'air d'avoir pris de son mitridate : Vous vous agitez , vous allez & venez , vous riez du bout des dents , vous êtes serieux tout de bon : Tout autant de symptômes d'une indifferance amoureuse.

D iij

LELIO.

Et laissez-moi, Colombine, ce discours-
là m'ennuie.

COLOMBINE.

Je parts, mais mon avis est que vous
avez la vûe trouble; attendez qu'elle s'é-
claircisse, vous verrez mieux votre che-
min; n'allez pas vous jeter dans quelque
ornière, vous embourber dans quelque
pas: Quand vous soupirerez, vous serez
bien-aîsè de trouver un écho qui vous ré-
ponde: N'en dites rien, ma Maîtresse est
étourdie du bateau, la bonne Dame bataille,
& c'est autant de battu; *motus*, Monsieur,
je suis vôtre servante.

Elle s'en va.



SCENE V.

LELIO, ARLEQUIN.

LELIO.

AH, ah, ah, cela ne te fait-il pas rire?

ARLEQUIN.

Non.

LELIO.

Cette folle, qui me vient dire qu'elle
croît que sa Maîtresse s'humanise, elle qui
me fuit, & qui me fuit moi présent. Oh!

DE L'AMOUR. 57

parbleu Madame la Comtesse vos manieres font tout à fait de mon goût ; je les trouve pourtant un peu sauvages , car enfin l'on n'écrit pas à un homme de qui l'on n'a pas à se plaindre : je ne veux plus vous voir : vous me fatiguez : vous m'êtes insupportable , & voila le sens du billet , tout mitigé qu'il est. Oh ! la verité est que je ne croiois pas être si haïssable. Qu'en dis-tu Arlequin ?

ARLEQUIN.

Eh , Monsieur , chacun à son goût.

LELIO.

Parbleu je suis content de la réponse que j'ai fait au billet , & de l'air dont je l'ai receu : Mais très - content.

ARLEQUIN.

Cela ne vaut pas la peine d'être si content , à moins qu'on ne soit fâché : Tenez - vous ferme mon cher maître , car si vous tombez me voila à bas.

LELIO.

Moi tomber ! Je pars dès demain pour Paris , voila comme je tombe.

ARLEQUIN

Ce voiage - là , pourroit bien être une culebute à gauche , au lieu d'une culebuté à droite.

LELIO.

Point du tout , certe femme croiroit peut-être que je serois sensible à son amour , & je veux la laisser-là , pour lui prouver que non.

ARLEQUIN.

Que ferai-je donc moi ?

LELIO.

Tu me suivras.

ARLEQUIN.

Mais je n'ai rien à prouver à Colombine.

LELIO.

Bon, ta Colombine, il s'agit bien de Colombine : veux-tu encore aimer dis ? Ne te souvient-il plus de ce que c'est qu'une femme ?

ARLEQUIN.

Je n'ai non plus de mémoire qu'un lièvre, quand je vois cette fille-là.

LELIO *avec distraction.*

Il faut avouer que les bizarreries de l'esprit d'une femme, sont des pièges bien finement dressés contre nous !

ARLEQUIN.

Dites-moi, Monsieur, j'ai fait un gros serment de n'être plus amoureux ; mais si Colombine m'enforcelle, je n'ai pas mis cet article dans mon marché, mon serment ne vaudra rien, n'est-ce pas ?

LELIO *distrain.*

Nous verrons : Ce qui m'arrive avec la Comtesse ne suffiroit-il pas pour jeter des étincelles de passion dans le cœur d'un autre ? Oh, sans l'inimitié que j'ai vouée à l'amour, j'extravaguerois actuellement peut-être : Je sens bien qu'il ne m'en faudroit pas d'a-

DE L'AMOUR. 59

vantage, je serois piqué, j'aimerois : Cela iroit tout de suite.

ARLEQUIN.

J'ai toujours entendu dire, il a du cœur comme un Cesar : Mais si ce Cesar étoit à ma place il seroit bien sot.

LELIO *continuant.*

Le hazard me fait connoître une femme qui hait l'amour ; nous lions cependant commerce d'amitié, qui doit durer pendant nôtre séjour ici : je la conduis chez elle, nous nous quittons en bonne intelligence, nous avons à nous revoir, je viens la trouver indifféremment. je ne songe non plus à l'amour qu'à m'aller noier, j'ai vû sans danger les charmes de sa personne. Voila qui est fini ce semble. Point du tout, cela n'est pas fini, j'ai maintenant affaire à des caprices, à des fantaisies ; équipages d'esprit que toute femme apporte en naissant : Madame la Comtesse se met à rêver, & l'idée qu'elle imagine en se joüant, seroit la ruine de mon repos si j'étois capable d'y être sensible.

ARLEQUIN.

Mon cher maître, je crois qu'il faudra que je faute le bâton.

LELIO.

Un billet m'arrête en chemin : Billet diabolique, empoisonné, où l'on écrit que l'on ne veut plus me voir, que ce n'est pas

60 LA SURPRISE

la peine. M'écrire cela à moi ! qui suis en pleine sécurité, qui n'ai rien fait à cette femme, s'attend-on à cela ? Si je ne prends garde à moi, si je raisonne à l'ordinaire, qu'en arrivera-t'il ? je serai étonné, déconcerté ; premier degré de folie, car je vois cela tout comme si j'y étois ; après quoi, l'amour propre s'en mêle, je me croirois méprisé, parce qu'on s'estime un peu, je m'aviserai d'être choqué, me voila fou complet : Deux jours après, c'est de l'amour qui se déclare, d'où vient-il ? pourquoi vient-il ? d'une petite fantaisie magique qui prend à une femme, & qui plus est, ce n'est pas sa faute à elle ; la nature a mis du poison pour nous dans toutes ses idées : son esprit ne peut se retourner qu'à nôtre dommage, sa vocation est de nous mettre en démence : Elle fait sa charge involontairement. Ah ! que je suis heureux dans cette occasion-ci, d'être à l'abri de tous ces périls : Le voila ce billet insultant, malhonnête ; mais cette reflexion-là me met de mauvaise humeur ; les mauvais procedez m'ont toujours déplû, & le vôtre est un des plus déplaisant, Madame la Comtesse, je suis bien fâché de ne l'avoir pas rendu à Colombine.

ARLEQUIN *entendant nommer sa
Maitresse.*

Monfieur, ne me parlez plus d'elle, car,

DE L'AMOUR. 61

voyez-vous, j'ai dans mon esprit qu'elle est amoureuse, & j'enrage.

LELIO.

Amoureuse ? Elle amoureuse !

ARLEQUIN.

Oui, je la voïois tantôt qui badinoit, qui ne sçavoit que dire, elle tournoit autour du pot, je crois même qu'elle a tapé du pié, tout cela est signe d'amour, tout cela meine un homme à mal.

LELIO.

Si je m'imaginois que ce que tu dis fut vrai, nous partirions tout à l'heure pour Constantinople.

ARLEQUIN.

Eh mon maître, ce n'est pas la peine que vous faisiez ce chemin-là pour moi, je ne mérite pas cela, & il vaut mieux que j'aime que de vous coûter tant de dépense.

LELIO.

Plus j'y reve, & plus je vois qu'il faut que tu sois foû, pour me dire que je lui plaîts après son billet & son procédé.

ARLEQUIN.

Son billet ! de qui parlez-vous ?

LELIO.

D'elle.

ARLEQUIN.

Eh bien ce billet, n'est pas d'elle.

LELIO.

Il ne vient pas d'elle ?

62 LA SURPRISE

ARLEQUIN.

Pardi non, c'est de la Comtesse.

LELIO.

Eh de qui diantre me parles-tu donc
butord ?

ARLEQUIN.

Moi ! de Colombine, ce n'étoit donc pas
à cause d'elle que vous vouliez me mener
à Constantinople ?

LELIO.

Peste soit de l'animal ! avec son gali-
mathias.

ARLEQUIN.

Je croïois que c'étoit pour moi que vous
vouliez voïager.

LELIO.

Oh qu'il ne t'arrive plus de faire de ces
méprises-là, car j'étois certain que tu n'a-
vois rien remarqué pour moi dans la Com-
tesse.

ARLEQUIN

Si fait j'ai remarqué qu'elle vous aime-
ra bientôt.

LELIO.

Tu rêves.

ARLEQUIN.

Et je remarque que vous l'aimerez aussi.

LELIO.

Moi l'aimer ! moi l'aimer : tiens tu me
feras plaisir de sçavoir adroitement de Co-
lombine les dispositions où elle se trouve ;

DE L'AMOUR. 63

car je veux sçavoir à quoi m'en tenir : Et si contre toute apparence il se trouvoit dans son cœur une ombre de penchant pour moi; vite à cheval : Je pars.

ARLEQUIN.

Bon, & vous partez demain pour Paris.

LELIO.

Qu'est-ce qui t'a dit cela ?

ARLEQUIN.

Vous : il n'y a qu'un moment, mais c'est que la mémoire vous faille comme à moi : Voulez-vous que je vous dise, il est bien aisé de voir que le cœur vous démange; vous parlez tout seul, vous faites des discours qui ont dix lieues de long, vous voulez vous en aller en Turquie, vous mettez vos bottes, vous les ôtez, vous partez, vous restez, & puis du noir, & puis du blanc : Pardi quand on ne sçait ni ce qu'on dit, ni ce qu'on fait, ce n'est pas pour des prunes : Et moi que ferai-je après, quand je vois mon Maître qui perd l'esprit ? le mien s'en va de compagnie.

LELIO.

Je te dis qu'il ne me reste plus qu'une simple curiosité, c'est de sçavoir s'il ne se passeroit pas quelque chose dans le cœur de la Comtesse ; & je donnerois tout à l'heure cent écus, pour avoir soupçonné juste. Tâchons de le sçavoir.

64 LA SURPRISE

ARLEQUIN.

Mais encore une fois, je vous dis que Colombine m'attrapera, je le sens bien.

LELIO.

Ecoute, après tout, mon pauvre Arlequin, si tu te fais tant de violence pour ne pas aimer cette fille-là, je ne t'ai jamais conseillé l'impossible.

ARLEQUIN.

Par la mardi vous parlez d'or, vous m'ôtez plus de cent pefant de dessus le corps, & vous prenez bien la chose. Franchement, Monsieur, la femme est un peu vaurienne, mais elle a du bon: Entre-nous je la crois plus ratiere que malicieuse: Je m'en vais tâcher de rencontrer Colombine, & je ferai vôtre affaire. Je ne veux pas l'aimer, mais si j'ai tant de peine à me retenir, adieu panier je me laisserai aller; si vous m'en croiez vous ferez de même: Etre amoureux & ne l'être pas, ma foi je donnerai le choix pour un liard. C'est misere: j'aime mieux la misere gaillarde que la misere trille: Adieu je vais travailler pour vous.

LELIO.

Attens: tiens ce n'est pas la peine que tu y aille.

ARLEQUIN.

Pourquoi?

LELIO.

DE L'AMOUR: 65

LELIO.

C'est que ce que je pourrois apprendre ne me serviroit de rien. Si elle m'aime, que m'importe? si elle ne m'aime pas, je n'ai pas besoin de le sçavoir; ainsi je ferai mieux de rester comme je suis.

ARLEQUIN.

Monsieur, si je deviens amoureux, je veux avoir la consolation que vous le soiez aussi, afin qu'on dise toujours, tel valet, tel maître: Je ne m'embarasse pas d'être un ridicule, pourvû que je vous ressemble; si la Comtesse vous aime, je viendrai vite-ment vous le dire, afin que cela vous a-cheve: par bonheur que vous êtes déjà bien avancé, & cela me fait un grand plaisir. Je m'en vais voir l'air du Bureau.

SCENE VI.

LELIO, JACQUELINE.

LELIO.

JE ne le querelle point, car il est déjà tout égaré.

JACQUELINE.

Monsieur?

LELIO *distrain*.

Je prierai pourtant la Comtesse d'or- donner à Colombine de laisser ce malheu- reux en repos: mais peut-être elle est bien

E

66 LA SURPRISE

aïse elle-même, que l'autre travaille à lui détraquer la cervelle, car Madame la Comtesse n'est pas dans le goût de m'obliger.

JACQUELINE.

Monsieur ?

LELIO *d'un air fâché, & agité.*

Eh bien, que veux-tu ?

JACQUELINE.

Je viens vous demander mon congé.

LELIO *sans l'entendre.*

Morbleu je n'entens parler que d'amour, eh laissez-moi respirer vous autres ! vous me lassez, faites comme il vous plaira, j'ai la tête remplie de femmes & de tendresses : Ces maudites idées - là me suivent par tout, elles m'assiègent, Arlequin d'un côté, les folies de la Comtesse de l'autre, & toi aussi.

JACQUELINE.

Monsieur, c'est que je viens vous dire que je veux m'en aller.

LELIO.

Pourquoi ?

JACQUELINE.

C'est que Pierre ne m'aime plus, ce méférable - là s'est amouraché de la fille à Thomas : Tenez, Monsieur, ce que c'est que la cruauté des hommes, je l'ai vû qui batifoloit avec elle ; moi, pour le faire venir, je lui ai fait comme ça avec le bras,

DE L'AMOUR. 67

& y allons donc , & le vilain qu'il est m'a fait comme cela un geste du coude ; cela vouloit dire , va te promener. Oh que les hommes sont traîtres ! voila qui est fait , j'en suis si soûle , si soûle , que je n'en veux plus entendre parler , & je viens pour cet effet vous demander mon congé.

LELIO.

De quoi s'avise ce Coquin-là d'être infidele ?

JACQUELINE.

Je ne comprends pas cela , il m'est avis que c'est un rêve.

LELIO.

Tu ne le comprends pas ? c'est pourtant un vice dont il a plû aux femmes d'enchâsser l'humanité.

JACQUELINE.

Qui que ce soit , voila de belles richesses qu'on a boutées là dans le monde.

LELIO.

Va , va , Jacqueline , il ne faut pas que tu t'en aille.

JACQUELINE.

Oh Monsieur , je ne veux pas rester dans le Village , car on est si foible ; si ce garçon-là me recharchoit , je ne fis pas rancuneuse , il y auroit du rapatriage , & je prétens être broüillée.

LELIO.

Ne te presse pas , nous verrons ce que dira la Comtesse.

JACQUELINE.

Hom ! la voila cette Comtesse. Je m'en-vas , Piarre est son valet , & ça me fâche itou contre elle.



SCENE VII.

LELIO, LA COMTESSE *qui cherche à terre , avec application.*

LELIO *la voïant chercher.*

Elle m'a fui tantôt : si je me retire , elle croira que je prens ma revanche , & que j'ai remarqué son procedé ; comme il n'en est rien , il est bon de lui paroître tout aussi indifferent que je le suis. Continuons de rêver , je n'ai qu'à ne lui point parler pour remplir les conditions du billet.

LA COMTESSE *cherchant toujours.*
Je ne trouve rien.

LELIO.

Ce voisinage - là me déplaît : je crois que je ferai fort bien de m'en aller , dût-elle en penser ce qu'elle voudra.

Et puis la voïant approcher.

Oh parbleu , c'en est trop , Madame vous m'avez fait l'honneur de m'écrire qu'il étoit inutile de nous revoir , & j'ai trouvé que vous pensiez juste. Mais je prendrai la liberté de vous représenter , que vous

DE L'AMOUR 69

me mettez hors d'état de vous obéir : Le moyen de ne vous point voir , je me trouve près de vous , Madame , vous venez jusqu'à moi : Je me trouve irregulier sans avoir tort.

LA COMTESSE.

Helas Monsieur , je ne vous voïois pas : après cela quand je vous aurois vû , je ne me ferois pas un grand serupule d'approcher de l'endroit où vous êtes , & je ne me détournerois pas de mon chemin à cause de vous , je vous dirai cependant que vous outre les termes de mon billet , il ne signifioit pas , haïssons-nous , soïons nous odieux : Si vos dispositions de haine , ou pour toutes les femmes , ou pour moi , vous l'ont fait expliquer comme cela , & si vous le pratiquez comme vous l'entendez , ce n'est pas ma faute. Je vous plains beaucoup de m'avoir vûë , vous souffrez apparemment , & j'en suis fâchée , mais vous avez le champ libre , voila de la place pour fuir , délivrez-vous de ma vûë : Quant à moi , Monsieur , qui ne vous haït , ni ne vous aime , qui n'ai ni chagrin ni plaisir à vous voir : vous trouverez bon que j'aïlle mon train , que vous me soyez un objet parfaitement indifferant , & que j'agisse tout comme si vous n'étiez pas-là : Je cherche mon portrait , j'ai besoin de quelques petits diamants qui en ornent la

70 LA SURPRISE

boëte, je l'ai prise pour les envoier démonter à Paris, & Colombine à qui je l'ai donné pour le remettre à un de mes gens qui part exprés, l'a perdu; voila ce qui m'occupe, & si je vous avois apperçû-là, il ne m'en auroit coûté que de vous prier très-froidement & très-poliment de vous détourner. Peut-être même, m'auroit-il pris fantaisie de vous prier de chercher avec moi, puisque vous vous trouvez là: car je n'aurois pas deviné que ma présence vous affligeoit; à présent que je le sçais, je n'uferai point d'une priere incivile: Fuyez vite Monsieur, car je continuë.

LELIO.

Madame, je ne veux point être incivile non plus, & je reste puisque je puis vous rendre service, je vais chercher avec vous.

LA COMTESSE.

Ah non, Monsieur, ne vous contraignez pas; allez-vous-en, je vous dis que vous me haïssez, je vous l'ai dit, vous n'en disconvenez point: Allez-vous-en donc, ou je m'en vais.

LELIO.

Barbleu Madame, c'est trop souffrir de rebuts en un jour, & billet & discours, tout se ressemble: Adieu donc, Madame, je suis vôtre Serviteur.

LA COMTESSE.

Monsieur, je suis vôtre Servante.

Quand il est parti, elle dit :

Mais à propos, cet étourdi qui s'en va & qui n'a point marqué positivement dans son billet ce qu'il vouloit donner à sa fermière ; il me dit simplement qu'il verra ce qu'il doit faire : Ah ! je ne suis pas d'humeur à mettre toujours la main à la plume : Je me moque de sa haine, il faut qu'il me parle.

*Dans l'instant elle part pour le rappeler,
quand il revient lui-même.*

Quoi vous revenez ? Monsieur.

L E L I O d'un air agité.

Oui, Madame je reviens, j'ai quelque chose à vous dire, & puisque vous voila, ce sera un billet d'épargné & pour vous, & pour moi.

L A C O M T E S S E.

A la bonne heure, de quoi s'agit-il ?

L E L I O.

C'est que le neveu de vôtre fermier ne doit p'us compter sur Jacqueline : Madame, cela doit vous faire plaisir, car cela finit le peu de commerce forcé que nous avons ensemble.

L A C O M T E S S E.

Le commerce forcé ! Vous êtes bien difficile, Monsieur, & vos expressions sont bien naïves ! Mais passons. Pourquoi donc s'il vous plaît Jacqueline ne veut-elle pas de ce jeune homme ? que signifie ce caprice-la ?

LELIO.

Ce que signifie un caprice ? je vous le demande , Madame , cela n'est point à mon usage , & vous le définiriez mieux que moi.

LA COMTESSE.

Vous pourriez cependant me rendre un bon compte de celui-ci , si vous vouliez : Il est vôtre ouvrage apparemment ; je me mêlois de leur mariage , cela vous fatiguoit , vous avez tout arrêté : Je vous suis obligée de vos égards.

LELIO.

Moi , Madame !

LA COMTESSE.

Oui , Monsieur , il n'étoit pas nécessaire de vous y prendre de cette façon-là , cependant je ne trouve point mauvais que le peu d'intérêts que j'avois à vous voir fût à charge : Je ne condamne point dans les autres ce qui est en moi , & sans le hazard qui nous rejoint ici , vous ne m'auriez vû de vôtre vie , si j'avois pû.

LELIO.

Eh je n'en doute pas , Madame , je n'en doute pas.

LA COMTESSE.

Non , Monsieur , de vôtre vie ; eh pourquoi en douteriez vous ? En vérité je ne vous comprends pas ! Vous avez rompû avec les femmes , moi avec les hommes : vous n'a-

DE L'AMOUR. 173

vez pas changé de sentimens , n'est-il pas vrai ? d'où vient donc que j'en changerois ? Surquoi en changerois-je ? y songez-vous ? Oh mettez-vous dans l'esprit que mon opiniâtreté vaut bien la vôtre , & que je n'en démordrai point.

LELIO.

Eh Madame , vous m'en avez accablé de preuves d'opiniâtreté ; ne m'en donnez plus , voila qui est fini. Je ne songe à rien je vous assure.

LA COMTESSE.

Qu'appellez-vous , Monsieur , vous ne songez à rien ? mais du ton dont vous le dites , il semble que vous vous imaginez m'annoncer une mauvaise nouvelle ? Eh bien , Monsieur , vous ne m'aimerez jamais , cela est-il si triste ? Oh je le vois bien , je vous ai écrit qu'il ne falloit plus nous voir , & je veux mourir si vous n'avez pris cela pour quelque agitation de cœur ; assurément vous me soupçonnez de penchant pour vous. Vous m'assurez que vous n'en aurez jamais pour moi : vous croïez me mortifier , vous le croïez Monsieur Lelio , vous le croïez , vous dis-je , ne vous en deffendez point. J'espérois que vous me divertiriez en m'aimant : Vous avez pris un autre tour , je ne perds point au change , & je vous trouve très-divertissant comme vous êtes.

LELIO *d'un air riant & piqué.*

Ma foi, Madame, nous ne nous ennuyons donc point ensemble, si je vous réjouis, vous n'êtes point ingrate : Vous esperiez que je vous divertirois, mais vous ne m'aviez pas dit que je serois diverti : quoi-qu'il en soit, brisons la-dessus, la Comedie ne me plaît pas long-tems, & je ne veux être ni acteur, ni spectateur.

LA COMTESSE *d'un ton badin.*

Ecoutez, Monsieur, vous m'avouerez qu'un homme à votre place, qui se croit aimé, sur-tout quand il n'aime pas, se met en prise ?

LELIO

Je ne pense point que vous m'aimez, Madame, vous me traitez mal, mais vous y trouvez du goût : N'usez point de prétexte, je vous ai déplû d'abord ; moi spécialement je l'ai remarqué, & si je vous aimois ; de tous les hommes qui pourroient vous aimer, je serois peut-être le plus humilié, le plus raillé, & le plus à plaindre.

LA COMTESSE.

D'où vous vient cette idée-là ? Vous vous trompez, je serois fâchée que vous m'aimassiez ; parce que j'ai résolu de ne point aimer : Mais quelque chose que j'aie dit, je croirois du moins devoir vous estimer.

LELIO.

J'ai bien de la peine à le croire.

LA COMTESSE.

Vous êtes injuste ? je ne suis pas sans discernement : Mais à quoi bon faire cette supposition , que si vous m'aimiez je vous traiterois plus mal qu'un autre ? La supposition est inutile , puisque vous n'avez point envie de faire l'essai de mes manieres , que vous importe ce qui en arriveroit ? cela vous doit être indifferant ; vous ne m'aimez pas ? car enfin si je le pensois

LELIO.

Eh je vous prie , point de menace, Madame : vous m'avez tantôt offert votre amitié , je ne vous demande que cela , je n'ai besoin que de cela : Ainsi vous n'avez rien à craindre.

LA COMTESSE *d'un air froid.*

Puisque vous n'avez besoin que de cela, Monsieur, j'en suis ravie, je vous l'accorde, j'en serai moins gênée avec vous.

LELIO.

Moins gênée ; ma foi Madame , il ne faut pas que vous la soiez du tout , & tout bien pezé , je crois que nous ferons mieux de suivre les termes de votre billet.

LA COMTESSE.

Oh de tout mon cœur : allons Monsieur , ne nous voions plus : Je fais présent de cent pistoles au neveu de mon fermier ; vous me ferez sçavoir ce que vous voulez donner à la fille , & je verrai si je souf-

76' LA SURPRISE

critai à ce mariage, dont nôtre rupture va lever l'obstacle que vous y avez mis: soions nous inconnûs l'un à l'autre; j'oublie que je vous ai vû: je ne vous reconnoîtrai pas demain.

LELIO.

Et moi, Madame, je vous reconnoîtrai toute ma vie, je ne vous oublierai point, vos façons avec moi, vous ont gravé pour jamais dans ma mémoire.

LA COMTESSE.

Vous m'y donnerez la place qu'il vous plaira, je n'ai rien à me reprocher, mes façons ont été celle d'une femme raisonnable.

LELIO.

Morbleu, Madame, vous êtes une Dame raisonnable, à la bonne heure, mais accordez donc cette lettre avec vos premières honnêtetez & avec vos offres d'amitié: Cela est inconcevable, aujourd'hui vôtre ami, demain rien. Pour moi, Madame, je ne vous ressemble pas, & j'ai le cœur aussi jaloux en amitié, qu'en amour: Ainsi nous ne nous convenons point.

LA COMTESSE.

Adieu, Monsieur, vous parlez d'un air bien dégagé, & presque offensant, si j'étois vaine: Cependant si j'en crois Colombine je vau quelque chose à vos yeux-mêmes.

DE L'AMOUR. 77

L E L I O.

Un moment : Vous êtes de toutes les Dames que j'ai vû, celle qui vaut le mieux. Je sens même que j'ai du plaisir à vous rendre cette justice-là : Colombine vous en a dit d'avantage, c'est une visionnaire, non-seulement sur mon chapitre, mais encore sur le vôtre : Madame, je vous en avertis, ainsi n'en croïez jamais au rapport de vos Domestiques.

L A C O M T E S S E.

Comment ? que dites-vous, Monsieur ? Colombine vous auroit fait entendre . . . Ah l'impertinente ! Je la vois qui passe. Colombine venez ici ?



SCENE VIII.

L A C O M T E S S E , L E L I O.

C O L O M B I N E.

C O L O M B I N E *arrive.*

Q U E me voulez-vous ? Madame.

L A C O M T E S S E.

Ce que je veux ?

C O L O M B I N E.

Si vous ne voulez rien, je m'en retourne.

Parlez ? quels discours avez-vous tenu à Monsieur sur mon compte ?

COLOMBINE.

Des discours très-sensez à mon ordinaire.

LA COMTESSE.

Je vous trouve bien hardie d'oser, suivant votre petite cervelle ; tirer de folles conjectures de mes sentimens ; & je voudrois bien vous demander sur quoi vous avez compris que j'aime Monsieur , à qui vous l'avez dit ?

COLOMBINE.

N'est-ce que cela ? je vous jure que je l'ai crû comme je l'ai dit , & je l'ai dit pour le bien de la chose. C'étoit pour abréger votre chemin à l'un & à l'autre , car vous y viendrez tous deux. Cela ira-là , & si la chose arrive je n'aurai fait aucun mal : A votre égard, Madame , je vais vous expliquer sur quoi j'ai pensé que vous aimiez.

LA COMTESSE *lui enlève la parole.*

Je vous deffends de parler.

LELIO *d'un air doux & modeste.*

Je suis honteux d'être la cause de cette explication-là , mais vous pouvez être persuadée que ce qu'elle a pû me dire ne m'a fait aucune impression : Non Madame , vous ne m'aimez point , & j'en fais con-

DE L'AMOUR. 79

vaincu, & je vous avouërai même dans le moment où je suis, que cette conviction m'est nécessaire: je vous laisse. Si nos païsans se raccommoient, je verrai ce que je puis faire pour eux: Puisque vous vous interessez à leur mariage, je me ferai un plaisir de le hâter, & j'aurai l'honneur de vous porter tantôt ma réponse, si vous me le permettez.

LA COMTESSE *quand il est parti.*

Juste Ciel! que vient-il de me dire! & d'où vient que je suis émûe de ce que je viens d'entendre. Cette conviction m'est absolument nécessaire! Non, cela ne signifie rien, & je n'y veux rien comprendre.

COLOMBINE *à part.*

Oh nôtre amour se fait grand! il parlera bientôt bon françois.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE I.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

COLOMBINE *à part les premiers mots.*

B Attons-lui toujours froid : Tous les diamans y sont , rien n'y manque , hors le portrait que Monsieur Lelio a gardé : C'est un grand bonheur que vous aiez trouvé cela ; je vous rends la boîte , il est juste que vous la donniez vous même à Madame la Comtesse : Adieu je suis pressée.

ARLEQUIN *l'a rée.*

Eh là , là , ne vous en allez pas si vite , je suis de si bonne humeur.

COLOMBINE.

Je vous ai dit ce que je pensois de ma Maîtresse à l'égard de votre Maître : Bonjour.

ARLEQUIN.

Eh bien dites à cette heure ce que vous pensez de moi , hé , hé , hé.

COLOMBINE.

Je pense de vous , que vous m'ennuieriez
si

DE L'AMOUR. 81

si je restois plus long-tems.

ARLEQUIN.

Ei, la mauvaise pensée, causons pour chasser cela, c'est une migraine.

COLOMBINE.

Je n'ai pas le temps, Monsieur Arlequin.

ARLEQUIN.

Et allons donc, faut-il avoir des manieres comme cela avec moi? vous me traitez de Monsieur, cela est-il honnête?

COLOMBINE.

Très-honnête. Mais vous m'amusez, laissez-moi: que voulez-vous que je fasse ici?

ARLEQUIN.

Me dire comment je me porte: par exemple, me faire de petites questions. Arlequin par-ci, Arlequin par-là; me demander comme tantôt, si je vous aime: que sçait-on? peut-être je vous répondrai que oui.

COLOMBINE.

Oh je ne m'y fie plus.

ARLEQUIN.

Si fait, si fait; fiez-vous y pour voir.

COLOMBINE.

Non, vous haïssez trop les femmes.

ARLEQUIN.

Cela m'a passé; je leur pardonne.

COLOMBINE.

Et moi, à compter d'aujourd'hui, je me

E

82 LA SURPRISE

broüille avec les hommes , dans un an, ou deux , je me raccommoierai peut-être avec ces nigauds - la.

ARLEQUIN.

Il faudra donc que je me tienne pendant ce temps - la , les bras croisez , à vous voir venir , moi.

COLOMBINE.

Voïez moi venir dans la posture qu'il vous plaira , que m'importe ? que vos bras soient croisez , ou ne le soient pas ?

ARLEQUIN.

Par la sambille, j'enrage. Maudit esprit lunatique , que je te donnerois de grand cœur un bon coup de poing , si tu ne portois pas une cornette.

COLOMBINE *riant*.

Ah ! je vous entends , vous m'aimez , j'en suis fâchée , mon ami : le Ciel vous assiste.

ARLEQUIN.

Mardi oui , je t'aime. Mais laisse - moi faire ; tien , mon chien d'amour s'en ira , je m'étranglerois plutôt : je m'en vais être ivrogne , je jouïrai à la boulle toute la journée , je prierai mon maître de m'apprendre le picquet , je jouïrai avec lui ou avec moi , je dormirai plutôt que de rester sans rien faire. Tu verras , va ; je cours tirer bouteille , pour commencer.

COLOMBINE.

Tu mériterois que je te fisse expirer de pur chagrin, mais je suis généreuse : Tu as méprisé toutes les suivantes de France en ma personne, je les représente. Il faut une réparation à cette insulte ; à mon égard je t'en quitterois volontiers, mais je ne puis trahir les intérêts & l'honneur d'un Corps si respectable pour toi ; fais lui donc satisfaction. Demande lui à genoux pardon de toutes tes impertinences, & la grace t'est accordée.

ARLEQUIN.

M'aimeras-tu après cette autre impertinence-là ?

COLOMBINE.

Humilie-toi, & tu seras instruit.

ARLEQUIN *se mettant à genoux.*

Pardi je le veux bien. Je demande pardon à ce drôle de Corps, pour qui tu parles.

COLOMBINE.

En diras-tu du bien ?

ARLEQUIN.

C'est une autre affaire. Il est deffendu de mentir.

COLOMBINE.

Point de grace.

ARLEQUIN.

Accomodons nous. Jen'en dirai ni bien ni mal. Est-ce fait ?

84 LA SURPRISE

COLOMBINE.

Hé ! la réparation est un peu cavaliere ,
mais le Corps n'est pas formaliste : baise-
moi la main , en signe de paix , & leve-toi .
Tu me paroïs vraiment repentant , cela
me fait plaisir .

ARLEQUIN *relevé.*

Tu m'aimeras au moins ?

COLOMBINE.

Je l'espere .

ARLEQUIN *sautant.*

Je me sens plus leger qu'une plume .

COLOMBINE.

Ecoute , nous avons interêt de hâter
l'amour de nos Maîtres , il faut qu'ils se ma-
rient ensemble .

ARLEQUIN.

Oui , afin que je t'épouse , pardessus le
marché .

COLOMBINE.

Tu l'as dit . N'oublions rien pour les con-
duire à s'avoïer qu'ils s'aiment : Quand tu
rendras la boîte à la Comtesse , ne manque
pas de lui dire pourquoi ton maître en garde
le portrait ? Je la vois qui rêve , retire toi ,
& reviens dans un moment , de peur qu'en
nous voïant ensemble , elle ne nous soup-
çonne d'intelligence . J'ai dessein de la faire
parler ; je veux qu'elle sçache qu'elle aime :
son amour en ira mieux , quand elle se l'a-
vouera .



SCENE II.

LA COMTESSE, COLOMBINE,

LA COMTESSE, *d'un air de
méchante humeur.*

AH! vous voila, a-t-on trouvé mon
portrait?

COLOMBINE.

Je n'en sçai rien, Madame, je le fais
chercher.

LA COMTESSE.

Je viens de rencontrer Arlequin, ne vous
a-t-il point parlé? n'a-t-il rien à me dire
de la part de son Maître?

COLOMBINE.

Je ne l'ai pas vû.

LA COMTESSE.

Vous ne l'avez pas vû?

COLOMBINE.

Non Madame.

LA COMTESSE.

Vous êtes donc aveugle? Avez-vous dit
au Cocher de mettre les chevaux au ca-
rosse?

COLOMBINE.

Moi! non, vraiment.

LA COMTESSE.

Eh pourquoi, s'il vous plaît ?

COLOMBINE.

Faute de sçavoir deviner.

LA COMTESSE.

Comment deviner ? Faut - il tant de fois
vous répéter les choses ?

COLOMBINE.

Ce qui n'a jamais été dit, n'a pas été ré-
pété, Madame, cela est clair : demandez
cela à tout le monde ?

LA COMTESSE.

Vous êtes une grande raisonneuse ?

COLOMBINE.

Qui diantre sçavoit que vous voulussiez
partir, pour aller quelque part : Mais je
m'en vais avertir le Cocher.

LA COMTESSE.

Il n'est plus temps.

COLOMBINE.

Il ne faut qu'un instant.

LA COMTESSE.

Je vous dis qu'il est trop tard.

COLOMBINE.

Peut - on vous demander où vous vou-
liez aller Madame ?

LA COMTESSE.

Chez ma sœur qui est à la Terre : J'a-
vois dessein d'y passer quelques jours.

COLOMBINE.

Et la raison de ce dessein-là ?

DE L'AMOUR. 87

LA COMTESSE.

Pour quitter Lelio, qui s'avise de m'aimer, je pense.

COLOMBINE.

Oh ! rassurez-vous, Madame, je crois maintenant qu'il n'en est rien.

LA COMTESSE.

Il n'en est rien ? je vous trouve plaignante de me venir dire, qu'il n'en est rien ; vous de qui je sçai la chose en partie.

COLOMBINE.

Cela est vrai, je l'avois crû, mais je vois que je me suis trompée.

LA COMTESSE.

Vous êtes faite aujourd'hui pour m'impatienter.

COLOMBINE.

Ce n'est pas mon intention.

LA COMTESSE.

Non, d'aujourd'hui, vous ne m'avez répondu que des impertinences.

COLOMBINE.

Mais, Madame, tout le monde se peut tromper.

LA COMTESSE.

Je vous dis encore une fois, que cet homme-là m'aime, & que je vous trouve ridicule de me disputer cela ? prenez y garde, vous me répondrez de cet amour-la, au moins ?

COLOMBINE.

Moi, Madame, m'a-t-il donné son cœur en garde ? Eh que vous importe, qu'il vous aime ?

LA COMTESSE.

Ce n'est pas son amour qui m'importe, je ne m'en soucie gueres, mais il m'importe de ne point prendre de fausses idées des gens, & de n'être pas la duppe éternelle de vos étourderies !

COLOMBINE.

Voilà un^m sujet de querelle furieusement tiré par les cheveux : cela est bien subtil ?

LA COMTESSE.

En verité, je vous admire dans vos récits ! Monsieur Lelio vous aime, Madame, j'en suis certaine, vôtre billet l'a piqué, il l'a reçu en colere, il l'a lû de même, il a pâli, il a rougi. Dites-moi sur un pareil rapport, qui est-ce qui ne croira pas qu'un homme est amoureux ? Cependant il n'en est rien, il ne plaît plus à Mademoiselle que cela soit, elle s'est trompée. Moi, je compte là-dessus, je prends des mesures pour me retirer. Mesures perduës.

COLOMBINE.

Quelles si grandes mesures avez vous donc prises, Madame ? si vos ballots sont faits, ce n'est encore qu'en idée, & cela ne dérange rien. Au bout du compte tant mieux s'il ne vous aime point.

DE L'AMOUR. 89

LA COMTESSE.

Oh vous croïez que cela va comme vôtre tête avec vôtre tant mieux : il seroit à souhaiter qu'il m'aimat, pour justifier le reproche que je lui en ai fait, je suis désolée d'avoir accusé un homme d'un amour qu'il n'a pas; mais si vous vous êtes trompée, pourquoi Lelio m'a-t-il fait presque entendre qu'il m'aimoit? parlez-donc? me prenez vous pour une bête?

COLOMBINE.

Le Ciel m'en préserve.

LA COMTESSE.

Que signifie le discours qu'il m'a tenu en me quittant : Madame vous ne m'aimez point, j'en suis convaincu, & je vous avouërai que cette conviction, m'est absolument nécessaire; n'est-ce pas tout comme s'il m'avoit dit, je serois en danger de vous aimer, si je croïois que vous puissiez m'aimer vous même : Allez, allez, vous ne sçavez ce que vous dites, c'est de l'amour que ce sentiment là?

COLOMBINE.

Cela est plaisant ! je donnerois à ces paroles-là, moi, toute une autre interprétation, tant que je les trouve équivoques !

LA COMTESSE.

Oh je vous prie, gardez votre belle interprétation, je n'en suis point curieuse, je vois d'ici qu'elle ne vaut rien.

COLOMBINE.

Je la crois pourtant aussi naturelle que la vôtre, Madame ?

LA COMTESSE.

Pour la rareté du fait, voyons donc.

COLOMBINE.

Vous sçavez que Monsieur Lelio fuit les femmes ! cela posé, examinons ce qu'il vous dit ; vous ne m'aimez pas, Madame, j'en suis convaincu, & je vous avouerai que cette conviction m'est absolument nécessaire ; c'est-à-dire pour rester où vous êtes, j'ay besoin d'être certain que vous ne m'aimez pas, sans quoi je décamperois, c'est une pensée desobligeante, entortillée dans un tour honnête, cela me paroît assez net.

LA COMTESSE *après avoir rêvé.*

Cette fille-là n'a jamais eû d'esprit que contre moi ; mais, Colombine, l'air affectueux & tendre qu'il a joint à cela ?..

COLOMBINE.

Cet air-là, Madame, peut ne signifier encore qu'un homme honteux de dire une impertinence, & qu'il l'adoucit le plus qu'il peut.

LA COMTESSE.

Non, Colombine, cela ne se peut pas, tu n'y étois point ; tu ne lui a pas vû prononcer ces paroles-là, je t'assûre qu'il les a dites d'un ton de cœur attendri. Par quel esprit de contradiction veux-tu penser autre-

DE L'AMOUR. 91

ment ? J'y étois , je m'y connois , ou bien Lelio est le plus fourbe de tous les hommes ? & s'il ne m'aime pas , je fais vœu de détester son caractère ? oïi son honneur y est engagé , il faut qu'il m'aime ou qu'il soit un mal-honnête homme ; car il a donc voulu me faire prendre le change ?

COLOMBINE.

Il vous aimoit peut-être , & je lui avois dit , que vous pourriez l'aimer ; mais vous vous êtes fâchée , & j'ai détruit mon ouvrage : j'ay dit tantôt à Arlequin que vous ne songiez nullement à lui : que j'avois voulu flatter son maître pour me divertir , & qu'enfin Monsieur Lelio étoit l'homme du monde que vous aimeriez le moins.

LA COMTESSE.

Et cela n'est pas vrai ? de quoi vous mêlez-vous , Colombine , si Monsieur Lelio a du penchant pour moi ? De quoi vous avisez-vous d'aller mortifier un homme à qui je ne veux point de mal ? que j'estime ? il faut avoir le cœur bien dur , pour donner du chagrin aux gens , sans nécessité ! en vérité , vous avez juré de me desobliger !

COLOMBINE.

Tenez , Madame , dussiez-vous me querreller , vous aimez cet homme à qui vous ne voulez point de mal ? oïi vous l'aimez.

LA COMTESSE *d'un ton froid.*

Retirez-vous.

COLOMBINE.

Je vous demande pardon.

LA COMTESSE.

Retirez-vous, vous dis-je, j'aurai soin demain de vous payer & de vous renvoyer à Paris.

COLOMBINE.

Madame, il n'y a que l'intention de punissable; & je fais serment que je n'ay eû nul dessein de vous fâcher; je vous respecte & je vous aime, vous le sçavez.

LA COMTESSE.

Colombine, je vous passe encore cette sottise-la: observez-vous bien dorénavant.

COLOMBINE, *à part les premiers mots.*

Voïons la fin de cela. Je vous l'avouë, une seule chose me chagrine; c'est de m'apercevoir que vous manquez de confiance pour moi, qui ne veux sçavoir vos secrets que pour vous servir; de grace, ma chere Maîtresse, ne me donnez plus ce chagrin-là, récompensez mon zele pour vous, ouvrez-moi votre cœur, vous n'en serez point fâchée.

Colombine approchant de sa Maîtresse, & la caressant.

LA COMTESSE.

Ah!

COLOMBINE.

Eh bien ! Voilà un soupir : c'est un commencement de franchise ; achevez donc ?

LA COMTESSE.

Colombine ?

COLOMBINE.

Madame.

LA COMTESSE.

Après tout , aurois-tu raison ? Est-ce que j'aimerois ?

COLOMBINE.

Je crois que oui : mais , d'où vient vous faire un si grand montre de cela , eh bien , vous aimez , voila qui est bien rare !

LA COMTESSE.

Non , je n'aime point encore.

COLOMBINE.

Vous avez l'équivalent de cela.

LA COMTESSE.

Quoy ! je pourrois tomber dans ces malheureuses situations si pleines de troubles , d'inquiétudes, de chagrins : moi, moi ! non Colombine , cela n'est pas fait encore , je ferois au desespoir. Quand je suis venue ici j'étois triste ; tu me demandois ce que j'avois : ah Colombine ! c'étoit un présentiment du malheur qui devoit m'arriver.

COLOMBINE.

Voici Arlequin qui vient à nous , renfermez vos regrets.



SCENE III.

ARLEQUIN, LA COMTESSE,
COLOMBINE.

ARLEQUIN.

M Adame, mon Maître m'a dit que vous avez perdu une boîte de portrait : je fais un homme qui l'a trouvée : de quelle couleur est-elle ? combien y a-t-il de diamans ? sont-ils gros ou petits ?

COLOMBINE.

Montre, nigaud ? te méfies-tu de Madame ? Tu fais là d'impertinentes questions !

ARLEQUIN.

Mais, c'est la coutume d'interroger le monde, pour plus grande sûreté : je n'y pense point à mal.

LA COMTESSE.

Où est-elle cette boîte ?

ARLEQUIN *la montrant.*

La voilà, Madame, un autre que vous ne la verroit pas, mais vous êtes une femme de bien.

LA COMTESSE.

C'est la même, tiens prens cela en revanche.

DE L'AMOUR. 95

ARLEQUIN.

Vivent les revanches , le Ciel vous soit
en aide.

LA COMTESSE.

Le portrait n'y est pas ?

ARLEQUIN.

Chut, il n'est pas perdu, c'est mon maître
qui le garde.

LA COMTESSE.

Il me garde mon portrait , qu'en veut-
il faire ?

ARLEQUIN.

C'est pour vous mirer quand il ne vous
voit plus : il dit que ce portrait ressemble
à une cousine qui est morte , & qu'il ai-
moit beaucoup : Il m'a deffendu d'en rien
dire , & de vous faire acroire qu'il est per-
du, mais il faut bien vous donner de la mar-
chandise pour vôtre argent. *Motus* , le
pauvre.homme en tient.

COLOMBINE.

Madame, la cousine dont il parle , peut
être morte , mais la cousine qu'il ne dit pas
se porte bien , & vôtre cousin n'est pas
vôtre parent.

ARLEQUIN.

Hé , hé , hé.

LA COMTESSE.

Dequoi ris - tu ?

ARLEQUIN.

De ce drôle de cousin : Mon maître croit

bonnement qu'il garde le portrait à cause de la cousine ; & il ne sçait pas que c'est à cause de vous , cela est risible , il fait des quiproquo d'Aporicaire.

LA COMTESSE.

Eh que sçait-tu si c'est à cause de moi ?

ARLEQUIN.

Je vous dis que la cousine est un conte à dormir de bout. Est-ce qu'on dit des injures à la copie d'une cousine qui est morte ?

COLOMBINE.

Comment , des injures ?

ARLEQUIN

Oui , je l'ai laissé là-bas qui se fâche contre le visage de Madame ; il le querelle tant qu'il peut , de ce qu'il aime. Il y a à mourir de rire de le voir faire. Quelquefois il met de bons gros soupirs , au bout des mots qu'il dit : Oh ! de ces soupirs-là la cousine deffunte , n'en tâte que d'une dent.

LA COMTESSE.

Colombine , il faut absolument qu'il me rende mon portrait , cela est de consequence pour moi : Je vais lui demander , je ne souffrirai pas mon portrait entre les mains d'un homme. Où se promene-t-il ?

ARLEQUIN.

De ce côté-là : vous le trouverez sans faute , à droite ou à gauche.

SCENE



SCENE IV.

LELIO, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Son cœur va-t-il bien ?

COLOMBINE.

Oh je te réponds qu'il va grand train ;
mais voici ton Maître , laisse-moi faire.

LELIO *arrive.*

Colombine , où est Madame la Comesse ?
je ferois volontiers lui parler.

COLOMBINE.

Madame la Comtesse va je , pense , par-
tir tout à l'heure pour Paris.

LELIO.

Quoi sans me voir ! sans me l'avoir dit !

COLOMBINE.

C'est bien à vous , à vous appercevoir
de cela ; n'avez vous pas dessein de vivre
en sauvage , de quoi vous plaignez-vous ?

LELIO.

De quoi je me plains ? la question est sin-
gulière , Mademoiselle Colombine ; voila-
donc le penchant que vous lui connoissiez
pour moi. Partir sans me dire adieu, &c.

G

vous voulez que je sois un homme de bon sens, & que je m'accomode de cela, moi ! non, les procedes bizarres me révolteront toujours.

COLOMBINE.

Si elle ne vous a pas dit adieu, c'est qu'entre amis on en agit sans façon.

LELIO.

Amis ! Oh doucement, je veux du vrai dans mes amis, des manieres franches & stables, & je n'en trouve point-là ; dorénavant je ferai mieux de n'être ami de personne, car je vois bien qu'il n'y a que du faux par tout.

COLOMBINE.

Lui ferai-je vos complimens ?

ARLEQUIN.

Cela sera honnête.

LELIO.

Et moi je ne suis point aujourd'hui dans le goût d'être honnête, je suis las de la bagatelle.

COLOMBINE.

Je vois bien que je ne ferai rien par la feinte, il vaut mieux vous parler franchement. Monsieur, Madame la Comtesse, ne part pas, Elle attend pour se déterminer qu'elle sçache si vous l'aimez, ou non ; mais dites-moi naturellement vous-même ce qui en est, c'est le plus court ?

LELIO.

C'est le plus court il est vrai, mais j'y trouve pourtant de la difficulté, car enfin dirai-je que je ne l'aime pas?

COLOMBINE.

Oui, si vous le pensez.

LELIO.

Mais, Madame la Comtesse est aimable, & ce seroit une grossiereté.

ARLEQUIN.

Tirez vôtre réponse à la courte-paille.

COLOMBINE.

Eh bien, dites que vous l'aimez.

LELIO.

Mais en vérité c'est une tyrannie que cette alternative-là; si je vais dire que je l'aime, cela dérangera peut-être Madame la Comtesse? cela la fera partir, si je dis que je ne l'aime point?

COLOMBINE.

Peut-être aussi partira-t-elle?

LELIO.

Vous voïez donc bien que cela est embarrassant.

COLOMBINE.

Adieu je vous entens, je lui rendrez compte de vôtre indifférence, n'est-ce pas?

LELIO.

Mon indifférence, voila un beau rapport, & cela me feroit un joli Cavalier. Vous décidez bien cela à la legere; en sça-

vez - vous plus que moi ?

COLOMBINE.

Déterminez-vous donc.

LELIO.

Vous me mettez dans une désagréable situation : Dites-lui que je suis plein d'estime , de considération & de respect pour elle.

ARLEQUIN.

Discours de normant , que tout cela.

COLOMBINE.

Vous me faites pitié.

LELIO.

Qui , moi ?

COLOMBINE.

Oui , & vous êtes un étrange homme de ne m'avoir pas confié que vous l'aimiez.

LELIO.

Eh Colombine le sçavois-je ?

ARLEQUIN.

Ce n'est pas ma faute , je vous en avois averti.

LELIO.

Je ne sçais où je suis.

COLOMBINE.

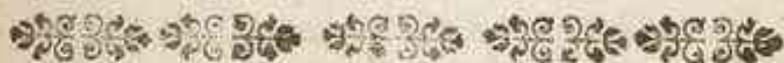
Ah vous voila dans le ton , songez à dire toujours de même , entendez-vous Monsieur de l'hermitage ?

LELIO.

Que signifie cela ?

COLOMBINE.

Rien ; sinon que je vous ai donné la question , & que vous avez jâsé dans vos souffrances : Tenez-vous guai, l'homme indifférent , tout ira bien. Arlequin je te le recommande , instruis-le plus amplement, je vais chercher l'autre.



SCENE V.

LELIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AH ça, Monsieur, voila qui est donc fait ! c'est maintenant qu'il faut dire : va comme je te pousse : vive l'amour mon cher Maître, & faites chorus, car il n'y a pas deux chemins : Il faut passer par-là, ou par la fenêtre.

LELIO.

Ah je suis un homme sans jugement.

ARLEQUIN.

Je ne vous dispute point cela.

LELIO.

Arlequin, je ne devois jamais revoir de femmes.

ARLEQUIN.

Monsieur, il falloit donc devenir aveugle.

G iij

LA SURPRISE

LELIO.

Il me prend envie de m'enfermer chez moi, & de n'en sortir de six mois.

ARLEQUIN *siffle.*

LELIO.

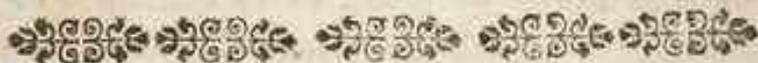
Dequoi t'avises-tu de siffler ?

ARLEQUIN.

Vous dites une chanson, & je l'accompagne : Ne vous fâchez pas, j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre ; cette Comtesse vous aime, & la voila qui vient vous donner le dernier coup à vous.

LELIO *à part.*

Cachons-lui ma foiblesse ; peut être ne la sçait - elle pas encore.



SCENE VI.

LA COMTESSE, LELIO,

ARLEQUIN.

LA COMTESSE.

Monsieur, vous devez sçavoir ce qui m'ameine.

LELIO.

Madame, je m'en doute du moins, & je consens à tout : Nos païsans se sont raccommodez & je donne à Jacqueline autant que vous donnez à son amant : C'est

DE L'AMOUR. 103

de quoi j'allois prendre la liberté de vous informer.

LA COMTESSE.

Je vous suis obligée de finir cela, Monsieur, mais j'avois quelque'autre chose à vous dire; bagatelle pour vous, & assez importante pour moi.

LELIO.

Que seroit-ce donc?

LA COMTESSE.

C'est mon portrait, qu'on m'a dit que vous avez, & je viens vous prier de me le rendre, rien ne vous est plus inutile.

LELIO.

Madame, il est vrai, qu'Arlequin a trouvé une boîte de portrait que vous cherchiez; je vous l'ai fait remettre sur le champ; s'il vous a dit autre chose, c'est un étourdi, & je voudrois bien lui demander où est le portrait dont il parle?

ARLEQUIN *timidement.*

Eh Monsieur!

LELIO.

Quoi?

ARLEQUIN.

Il est dans votre poche.

LELIO.

Vous ne sçavez ce que vous dites.

ARLEQUIN.

Si fait, Monsieur, vous vous souvenez-bien que vous lui avez parlé tantôt, je vous

G iij

104 LA SURPRISE

J'ai vû mettre après dans la poche du côté gauche.

LELIO.

Qu'elle impertinence !

LA COMTESSE.

Cherchez, Monsieur, peut-être avez-vous oublié que vous l'avez tenu ?

LELIO.

Ah, Madame, vous pouvez m'en croire.

ARLEQUIN.

Tenez Monsieur, tâté, Madame, le voilà.

LA COMTESSE *touchant à la poche de la veste.*

Cela est vrai. Il me paroît que c'est lui.

LELIO *mettant la main dans sa poche, & hon- teux d'y trouver le Portrait.*

Voions donc, il a raison ! Le voulez-vous, Madame ?

LA COMTESSE *un peu confuse.*

Il le faut bien, Monsieur.

LELIO.

Comment-donc cela s'est-il fait ?

ARLEQUIN.

Eh ! c'est que vous voulez le garder, à cause, disiez vous, qu'il ressembloit à une cousine qui est morte, & moi qui suis fin, je vous disois que c'étoit à cause qu'il ressembloit à Madame, & cela étoit vrai.

LA COMTESSE.

Je ne vois point d'apparence à cela.

LELIO.

En vérité Madame, je ne comprends pas

ce coquin-là.

à part

Tu me la paieras.

ARLEQUIN.

Madame la Comtesse ? voila Monsieur qui menace derriere vous.

Moi ! LELIO.

ARLEQUIN.

Oui, parce que je dis la vérité : Madame vous me feriez bien du plaisir de l'obliger à vous dire qu'il vous aime, il n'aura pas plutôt avoué cela, qu'il me pardonnera.

LA COMTESSE.

Va, mon ami, tu n'as pas besoin de mon intercession.

LELIO.

Eh Madame, je vous assure que je ne lui veux aucun mal, il faut qu'il ait l'esprit troublé : Retire toi, & ne nous romps plus la tête de tes sots discours.

Arlequin s'en va & un moment après

Lelio continue.

Je vous prie Madame de n'être point fâchée de ce que j'avois vôtre portrait, j'étois dans l'ignorance.

LA COMTESSE *d'un air embarrassée.*

Ce n'est rien que cela, Monsieur.

LELIO.

C'est une aventure qui ne laisse pas que d'avoir un air singulier,

106 LA SURPRISE
LA COMTESSE.

Effectivement.

LELIO.

Il n'y a personne qui ne se persuade la-dessus que je vous aime.

LA COMTESSE.

Je l'aurois crû moi-même , si je ne vous connoissois pas.

LELIO.

Quand vous le croiriez encore , je ne vous estimerois gueres moins clair voyante.

LA COMTESSE.

On n'est pas clair-voyante quand on se trompe , & je me tromperois.

LELIO.

Ce n'est presque pas une erreur que cela , la chose est si naturelle à penser !

LA COMTESSE.

Mais , voudriez-vous que j'eusse cette erreur-là ?

LELIO.

Moi , Madame : vous êtes la maîtresse.

LA COMTESSE.

Et vous le maître , Monsieur.

LELIO.

De quoi le suis-je ?

LA COMTESSE.

D'aimer ou de n'aimer pas.

LELIO.

Je vous reconnois : l'alternative est bien de vous , Madame !

LA COMTESSE.

Eh, pas trop !

LELIO.

Pas trop . . . si j'osois interpreter ce mot-
là !

LA COMTESSE.

Et que trouvez-vous donc qu'il signifie ?

LELIO.

Ce qu'apparament vous n'avez pas pen-
sé.

LA COMTESSE.

Voyons.

LELIO.

Vous ne me le pardonneriez jamais.

LA COMTESSE.

Je ne suis pas vindicative.

LELIO *à part.*

Ah ! je ne sçai ce que je dois faire !

LA COMTESSE *d'un air impatient.*

Monfieur Lelio, expliquez-vous, & ne
vous attendez pas que je vous devine.

LELIO.

Eh bien, Madame ! me voilà expliqué ;
m'entendez-vous ? vous ne répondez rien ;
vous avez raison : mes extravagances ont
combattu trop long-temps contre vous, &
j'ai mérité votre haine.

LA COMTESSE.

Levez-vous, Monfieur.

LELIO.

Non, Madame : condamnez-moi, ou fai-
tes-moi grace.

LA COMTESSE *confuse.*

Ne me demandez rien à present : reprenez le Portrait de votre parente , & laissez-moi respirer.

ARLEQUIN

Vivat , enfin , voila la fin.

COLOMBINE.

Je suis contente de vous , Monsieur Lelio.

PIERRE.

Parguenne ça me boutte la joie au cœur.

LELIO.

Ne vous mettez en peine de rien mes Enfans , j'aurai soin de vôtre nôce.

PIERRE.

Grand merci : mais morgué pisque je sommes en joie , j'allons faire venir les Menestriers que j'avons retenu.

ARLEQUIN.

Colombine : pour nous , allons nous marier sans cérémonie.

COLOMBINE.

Avant le mariage il en faut un peu ; après le mariage je t'en dispense.



 DIVERTISSEMENT.

LE CHANTEUR.

JE ne crains point que Mathurine
 S'amuse à me manquer de foi ;
 Car dès que je vois dans sa mine
 Quelque indifférence en vers moi,
 Sans ly demander le pourquoy ,
 Je laisse aller la Pelerine :
 Je ne dis mot ; je me tiens coi :
 Je badille avec Claudine.
 En voyant ça , la Mathurine
 Prend du souci , rêve à part soy
 Et pis tout d'un coup , la mutine
 Me dit : j'enrage contre toy.

LA CHANTEUSE.

Colas me disoit l'autre jour ,
 Margot , donne-moi ton amour ;
 Je répondis je te le donne ,
 Mais ne vas le dire à personne ;
 Colas ne m'entendit pas bien ,
 Car l'innocent ne reçût rien.

ARLEQUIN.

Femmes , nous étions de grands foux
 D'être aux Champs pour l'amour de vous.

no LA SURPRISE DE L'AMOUR.

*Si de chaque femme volage
L'amant alloit planter des choux ;
Par la ventrebille je gage
Que vous serions condamnés tous
A travailler au jardinage.*

FIN,

APPROBATION.

J'Ai lû par l'Ordre de Monseigneur le
Garde des Sceaux une Comedie qui a
pour titre ; *La Surprise de l'Amour*, & j'ai
crû que cette Piece feroit autant de plaisir à
la Lecture, qu'elle en a faite à la Represen-
tation. A Paris ce 19. Mars 1723.

Signé, DANCHET.

